
78



La Camargo.

Musique de M. Doche.

Décors de M. Constant.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA CAMARGO,

OU

L'OPÉRA EN 1750,

Comédie en quatre actes, mêlée de chant,

PAR MM. DUPEUTY ET FONTAN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 22 JUIN 1833.

Prix : 2 fr. 50 c.





PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le baron de CAMARGO.	MM. Lepeintre j^e.
Le chevalier MARCEL, son fils.	Hippolyte.
LEGOUIC, son parent.	Bernard-Léon.
DIDIER D'AURAY, jeune seigneur.	Adrien.
Le duc de LIONNE, intendant des menus du roi.	Fontenay.
TANGUY, colporteur.	Armand.
Un fermier-général.	Guillemin.
Un colonel.	Derouvère.
Un abbé.	Ballard.
Un officier.	Cassel.
Un domestique.	Lacombe.
Un autre domestique.	Prosper.
MARIE, fille du baron de Camargo.	Mme Albert.
Cinq autres filles du baron.	
Mademoiselle BRIANT, de la Comédie-Française.	Mlles Brohan.
HONORINE.	Caroline.
Domestiques.	
Danseurs / Danseuses } de l'Opéra.	

La scène se passe à Paris.

LA CAMARGO,

OU

L'OPÉRA EN 1750.

ACTE I.

(Le théâtre représente une vieille chambre gothique toute délabrée, et laissant deviner les restes d'une ancienne opulence.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LE CHEVALIER, LEGOUIC, CINQ DES FILLES DU BARON, *puis* DIDIER.

(Au lever du rideau, les cinq jeunes filles sont occupées à des travaux de ferme. A droite, sur le devant, l'une file au fuseau, l'autre bat le beurre; à gauche, deux autres écossent des haricots; la cinquième, au milieu du théâtre, un peu à droite, vanne du grain. Le baron et le chevalier entrent par le fond. Le baron, l'épée au côté, revient du labourage; le chevalier tient un fléau à battre le blé. Legouic, assis sur un escabeau, se croise les bras.)

LEGOUIC ET LES CINQ FILLES.

AIR. *Chœur de la Fiancée.*

Quoique nobles châtelaines,
Travaillons / Travaillez comme au hameau,
Faisons / Faites valoir les domaines
Des barons de Camargo.

(On entend un coup de fusil.)

LE BARON.

Un coup de fusil!... qui donc ose se permettre de chasser sur mes domaines?

LE CHEVALIER.

C'est notre voisin, mon père... le vicomte Didier d'Auray.

LE BARON.

Ah! c'est différent. (*s'essuyant le front.*) Ouf! je n'en puis plus... quatre heures de suite à la charrue... c'est assez... Vous devez être aussi bien fatigué, chevalier, d'avoir battu tout ce blé.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas à ma fatigue que je pense, mon père.

LE BARON.

Vous ne vous étiez pas trompé, c'est le vicomte.

DIDIER, *entrant.*

Oui, monsieur le baron... (*montrant un lièvre qu'il tient à la main.*) Permettez-moi de vous offrir le produit de ma chasse.

LE BARON.

Merci, vicomte. (*à l'une des filles.*) Gogo, portez ce gibier à l'office.

DIDIER, *regardant le baron qui continue à s'essuyer le front.*

En vérité, monsieur le baron, vous travaillez trop... Tous les matins conduire une charrue depuis le point du jour... c'est une rude tâche.

LE BARON.

Vicomte, j'espère que vous savez que l'agriculture ne déroge pas... surtout quand on cultive un champ qui nous appartient, et qu'on laboure l'épée au côté!... Mais je m'aperçois que... Mesdemoiselles de Camargo, où donc est votre sœur aînée?

PLACIDE.

Sur la lande, mon père.

LE BARON.

Quand elle sera de retour, j'aurai à vous parler, mes enfans.

DIDIER.

Permettez-moi de rester, monsieur le baron, car le motif de ma visite concerne aussi mademoiselle Marie.

LE BARON.

Alors je vous retiens à déjeuner... vous serez en bonne com-

pagnie... Mon parent Legouic, pensez-vous au repas du matin?

LEGOUIC, *qui est allé au buffet, revenant en mangeant du pain et du fromage.*

Vous voyez bien que je suis occupé.

DIDIER.

C'est un drôle de corps que monsieur Legouic... il mange, il boit, il dort, et ne fait jamais rien.

LEGOUIC.

Je travaille quand ça me plaît... pour me délasser.

LE CHEVALIER.

Il trouve si commode de vivre aux dépens de mon père...

LEGOUIC, *gravement.*

Monsieur le baron est mon parent... il me loge, il m'habille, il me nourrit... c'est son devoir.

LE BARON.

C'est un paresseux; mais au fond il a raison... Je suis le chef de la maison de Camargo, et en cette qualité je dois aide et protection à tous les membres de cette maison.

LEGOUIC.

Ça tombe sous le sens.

LE BARON.

Mais que fait donc Marie?... je suis sûr qu'elle s'amuse à cueillir des fleurs, ou à danser toute seule comme cela lui arrive souvent... la petite folle.

LEGOUIC.

Le fait est que ma cousine est une fameuse pirouetteuse.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

DIDIER.

Ah!... je l'entends, je crois.

LE CHEVALIER, *regardant dans le fond.*

Oui, c'est elle!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *en dehors.*

AIR *d'un appel tyrolien.*

Répétez ma chansonnette,
Plaintif écho de nos bois,
Afin que ma blondinette
Accoure au son de ma voix;
Mais Nelly ne vient pas,
Tendre écho, c'est trop bas:
Appelle encor Nelly...
Ah! la voici.
La, la, la, ouh! ouh! ouh!

(On entend d'abord sa voix au lointain, puis les sons se rapprochent peu à peu, et Marie arrive sur la scène en sautillant, et, sur la fin de son air, elle va embrasser son père.)

Bonjour, mon père; bonjour, frère; bonjour, mes petites sœurs; bonjour, cousin.

LEGOUIC.

Bonjour, bonjour.

DIDIER.

Elle ne m'a seulement pas regardé...

MARIE, *l'apercevant.*

Ah! monsieur Didier... c'est bien aimable d'être venu nous voir.

LE BARON, *à Legouic.*

Mon parent... et le déjeuner?

LEGOUIC.

C'est bon! c'est bon!... on ne peut pas être tranquille un moment ici.

LE BARON.

Mon parent, vous n'avez guère de complaisance.

LEGOUIC.

Allons, voyons... ne bougonnez pas... on y va. (*aux cinq filles.*) Suivez-moi, mesdemoiselles de Camargo. (*à part.*) Je suis sûr qu'il a quelque chose de secret à leur dire... je revien-

drai écouter... (*au baron qui le regarde.*) Puisque je vous dis qu'on y va... ne faut-il pas que je me casse les jambes? (*à part.*) Je vas dépouiller le lièvre, et je vendrai la peau au colporteur Tanguy pour m'avoir un eustache... Allons, venez, mes cousines, mes nobles demoiselles châtelaines.

(Il sort avec les cinq filles à droite.)

SCÈNE III.

LE BARON, LE CHEVALIER, DIDIER, MARIE.

LE BARON.

Il n'est pas facile de se débarrasser de lui... Maintenant que nous sommes seuls, mes enfans, écoutez-moi : Marie, approchez mon grand fauteuil. (*Il s'assied, les autres l'entourent.*) Il est temps que je songe à votre avenir. J'ai dépensé la fortune de mon père au service de l'Etat... je ne possède plus que ce château, avec quelques petites pièces de terres ; mais depuis longtemps une haute protection m'est acquise... Madame la duchesse de Lionne, et monsieur le duc son fils, qui m'a fait l'honneur d'accepter à déjeuner ce matin, repartent enfin pour Paris après un séjour de trois mois dans leurs domaines de Bretagne. . . Madame la duchesse m'a assuré hier encore qu'elle a beaucoup d'amitié pour vous, Marie, et qu'elle veut vous en donner une preuve... Monsieur le duc paraît aussi vous porter un intérêt très vif.

MARIE.

Oh, je le sais bien.

DIDIER, *à part.*

Cette protection me déplaît.

MARIE.

Depuis que monsieur le duc habite ce pays avec sa bonne mère, il assiste souvent à nos fêtes de village... il n'en a pas laissé passer une sans me faire des complimens sur ma danse.

LE BARON.

Monsieur le duc m'a fait aussi les complimens les plus sensés sur la noblesse de notre maison.

MARIE.

Que j'aimais surtout à écouter madame la duchesse, quand elle me parlait de Paris, de cette grande et belle ville, où tout est merveille et bonheur... Il me semble toujours que je l'entends...

Air *de l'Anglais à Paris.*

Ah! quel charmant pays,
Mon père, que Paris!
Ah! quel charmant pays!
C'est un paradis;
A vingt ans, pour fille
Gentille,
Qui rêve le bonheur.
Ah! ce doit être enchanteur!

Ce sont des fêtes éternelles,
Dans tous les temps des fleurs nouvelles
Qui, par leurs parfums enivrans,
En hiver, font croire au printemps;
Des soupirans qu'on désespère,
Tant que sans aimer on veut plaire,
Et si nombreux qu'à son loisir
On a des maris à choisir.

Ah! quel charmant pays, etc.

LE CHEVALIER.

Mais, ma sœur, ce Paris et ses plaisirs devons-nous jamais les connaître, nous pauvres nobles bretons qui n'avons pas même de quoi nous suffire?

MARIE.

Qui sait?... le sort est si capricieux!

DIDIER.

Mademoiselle... un bonheur tranquille dans votre pays ne serait-il pas préférable à ces espérances qui peuvent ne jamais s'accomplir?...

LE BARON.

Que voulez-vous dire, monsieur d'Auray?

DIDIER.

Monsieur le baron, je suis votre voisin... je suis jeune, de bonne maison... j'ai quinze cents livres de revenu... j'aime votre charmante fille... oh! je l'aime bien... et si mon alliance vous convient, après votre aveu, je solliciterai celui de mademoiselle...

MARIE, *souriant.*

Monsieur Didier, je vous répondrai la première... je refuse.

DIDIER.

Vous refusez!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LEGOUIC, *paraissant et écoutant.*

LE CHEVALIER.

Sérieusement, ma sœur?

MARIE, *riant.*

Aussi sérieusement que je le puis... Vous ne m'en voulez pas, Didier?

DIDIER.

A merveille, mademoiselle... Raillez-moi... vous avez raison...

MARIE.

Comment, vous vous fâchez!.... eh bien! moi, je ne me fâche pas...

(Elle va au fond du théâtre où elle essaie quelques pas de danse.)

DIDIER.

Maintenant il ne me reste plus qu'à me retirer.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant*

Didier, demeurez un moment pour moi; je vous prie; j'ai un projet que vous approuverez, je l'espère, et vous m'aiderez à obtenir le consentement de mon père.

LE BARON.

Qu'est-ce donc, chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous rêvez un avenir brillant pour ma sœur et pour moi, peut-être, mais le sort peut tromper vos espérances... Il est un moyen plus sûr de relever votre maison et d'assurer notre avenir à tous.

LEGOUIC, *dans son coin.*

Il faut l'adopter, alors.

LE CHEVALIER.

Dès demain je renonce aux travaux infructueux de la campagne, et j'embrasse un état où la fatigue et le courage aient au moins leur récompense.

LE BARON.

Et lequel, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

Le commerce.

LE BARON, *avec indignation.*

Le commerce !... Que dites-vous de cela, vicomte ?

DIDIER.

Monsieur le baron, je dis que vous avez un digne et noble fils.

(Il serre la main du chevalier.)

LE BARON.

Le commerce !... lui, fils aîné de la maison de Camargo... lui, marchand !... Messieurs, on n'a pas l'habitude de déroger chez les barons de Camargo.

LE CHEVALIER.

Mon père, je n'ose me permettre de combattre vos préjugés, mais pensez à votre nombreuse famille, au dénuement complet de toute notre maison.

AIR *d'Aristippe.*

Notre château, de tous côtés, s'écroule,
Le bois souvent manque à notre foyer ;
Des créanciers chez nous viennent en foule,
Et nous n'avons plus rien pour les payer.
Ah ! par pitié, laissez-moi travailler ;
Par l'industrie éloignant la misère,
Je vous rendrai l'abondance en ces lieux,
Et je dirai : Pardonnez-moi, mon père,
J'ai dérogé, mais vous êtes heureux.

LE BARON.

Mon fils, vous êtes fort bien élevé, mais pas un mot de plus à ce sujet.

LEGOUIC, *se levant.*

Vous êtes un vieux fou... oui, un vieux fou !... Voyez donc monsieur le baron de Camargo, c'est un beau nom... je ne dis pas... baron de Camargo... mais qu'est-ce qu'il y a avec ? un château sans portes et sans fenêtres, une basse-cour où il n'y a pas une poule, un pigeonnier où il n'y a que des rats et des souris ; et mettez donc ça à la broche !

LE BARON, *avec colère.*

Mon parent, si vous continuez ainsi, je saurai y mettre ordre, je vous chasserai...

LEGOUIC.

Vous me chasserez !... ah ben ! essayez, pour voir. (*en*

riant.) il me chassera!.... Eh bien! où veut-il donc que j'aille? il est gentil, mon parent.

MARIE, *revenant du fond.*

Mon père, voilà une voiture qui s'arrête là-bas; c'est sans doute celle de monsieur le duc; quel bonheur!...

LE BARON.

Monsieur le duc!... l'étiquette exige que je le reçoive sur le seuil de mon manoir.

(Il remonte la scène.)

DIDIER, *à Marie qui va suivre son père.*

Marie, je ne puis croire que vous persistiez à me refuser aussi durement... je vais attendre là... et quand monsieur le duc de Lionne aura dit à votre père ce qu'il veut faire pour vous, je reviendrai pour vous prier de prononcer entre un étranger et l'ami de votre enfance.

MARIE, *qui l'a écouté avec impatience.*

Ah! mon Dieu! voilà déjà monsieur le duc; vous me faites manquer à la politesse.

(Elle court au fond du théâtre.)

DIDIER, *à part.*

Je n'ai pas la force de me trouver en présence de cet homme.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, LEGOUIC, MARIE, LE DUC, DOMESTIQUES DU DUC.

LE DUC.

Mon cher baron, vous voyez que je suis de parole.

LE BARON.

Monseigneur nous fait vraiment trop d'honneur.

LE DUC.

Vous plaisantez... entre gens de qualité... Je vous aime, mon cher baron... mais je vous aime .. vous, votre fils, le chevalier et la charmante Marie.

MARIE.

Comme il est aimable!

LE DUC.

Enfin, toute la famille.

LEGOUIC.

Alors, vous m'aimez aussi, monsieur le duc, car j'en suis aussi de la famille.

LE DUC.

Certainement, que je vous aime aussi, monsieur; comment vous appelez-vous?

LEGOUIC.

Legouic.

LE BARON.

Taisez-vous donc, mon parent.

LEGOUIC.

Vous devez aimer aussi les cinq autres filles de mon parent le baron de Camargo?

LE DUC.

Comment, vous avez encore cinq autres filles?... mais c'est charmant, cela. (*bas à Marie.*) Je suis bien sûr que vous êtes la plus jolie...

LE CHEVALIER, *à part.*

Lesmanières de ce grand seigneur ne me conviennent pas.

LEGOUIC, *malgré les efforts du baron qui veut l'empêcher de parler.*

Oui, oui, cinq filles encore... Il y a donc Catherine qui bat le beurre, Scholastique qui vanne du grain, Clorinde qui écosse des pois, sans compter Placide l'idiote et Gogo la bancale.

LE BARON.

Ne l'écoutez pas, monsieur le duc... et mettons-nous à table.

(Pendant ce qui suit deux filles Camargo apportent une table servie.)

LE DUC.

Je suis vraiment contrarié, mon cher baron; j'espérais passer la journée entière ici; mais il vient de m'arriver un ordre du roi... Intendant des menus de Sa Majesté, il faut que je fasse préparer une fête brillante, et avant une heure je dois être parti pour Paris avec ma mère...

LE BARON.

Alors déjeunons bien vite...

LE CHEVALIER.

Nous sommes vraiment confus, monsieur, de vous traiter aussi mal... mais nous ne sommes pas riches...

LEGOUIC.

Certainement que nous ne sommes pas riches... et les marchands n'ont pas confiance dans mon parent le baron de Camargo, vu qu'il n'a jamais d'argent.

LE CHEVALIER.

Vous tairez-vous à la fin?...

(Pendant ce temps tout le monde s'est mis à table, excepté les cinq autres filles qui se placent sur un banc éloigné de la table.)

LE DUC.

Sans façon... sans façon... comme à la campagne...

MARIE.

La petite Marie vous servira, monsieur. (*bas à Legouic.*) Méchant Legouic, va.

LEGOUIC, *riant.*

Eh! eh! eh!...

LE DUC.

Avant de partir, ma mère a voulu au moins tenir la promesse qu'elle a faite à monsieur le baron, d'assurer l'avenir de ses enfans... Votre père vous a-t-il parlé, charmante demoiselle, des dispositions bienveillantes que nous avions pour vous?

MARIE.

Oui, monseigneur, et je voudrais bien savoir ce que c'est.

LE DUC.

Ou je me trompe fort, ou madame la duchesse, en me parlant de vous, avait deviné votre avenir.

MARIE.

Voyons.

LE DUC.

Mon ami, me disait-elle, regardez cette aimable personne... que de grâce, quelle tournure fine et légère!... une éducation distinguée orne son esprit; elle a toutes les manières du monde et de grandes dispositions pour les beaux-arts...

LE BARON, *gravement.*

C'est vrai!

LE DUC.

Elle ajoutait, madame la duchesse... Ce serait un meurtre que de laisser enfoui un tel trésor dans un coin obscur de la Bretagne. Intendant des menus du roi, vous aurez en elle un vrai cadeau à faire à Sa Majesté...

LE BARON.

Ma fille aurait l'honneur... et quelle charge importante?

LE DUC.

Madame la duchesse pensait pour sa protégée à l'emploi brillant de danseuse à l'Académie royale.

LEGOUIC.

Qu'est-ce quec'est que ça l'Académie ?

MARIE.

Danseuse à l'Académie royale... à Paris?

LE DUC.

A Paris.

(Le chevalier fait un mouvement.)

LE BARON.

Pardon, monsieur le duc!... je croyais que la danse était de roture, et non pas de noblesse...

LE DUC.

Chut... baron... vous insultez Sa Majesté.

LE BARON.

J'insulte Sa Majesté?

LE DUC, *avec gravité.*

A l'exemple de son illustre aïeul Louis XIV, qui dansa sur le théâtre, le roi se propose de danser un menuet. Ceci a fait rumeur comme vous devez penser... aussi la haute noblesse s'est assemblée, le menuet a été déclaré légitime, et depuis ce temps la danse ne déroge plus.

LE BARON.

Alors, c'est bien différent... Puisque le roi doit danser, ma fille peut danser aussi; car je crois que nous avons deux quartiers de noblesse de moins que Sa Majesté.

LE CHEVALIER.

Certainement, mon père, c'est prouvé par votre généalogie... Mais que monsieur le duc me permette une observation: Si à l'Opéra de Paris on ne perd pas sa noblesse, n'est-il pas d'autres dangers plus à redouter encore?...

LE DUC.

On vous a trompé, chevalier... nos danseuses jouissent de la meilleure réputation, et mademoiselle Sallé, aussi sage que belle, vient de refuser la main et la fortune d'un prince danois.

LE BARON.

Je pourrais avoir un prince danois dans ma famille.

LE DUC.

Cessez donc de vous alarmer, chevalier, et maintenant occupons-nous de vous.

LE CHEVALIER.

Monsieur le duc, je ne demande la protection de personne.

LE DUC.

A votre aise, mon ami. (*On se lève de table.*) Et vous, mademoiselle, quelle est votre décision ?

LE CHEVALIER.

Ma sœur, n'accepte pas... je t'en prie...

MARIE.

Pourquoi donc?

LE BARON.

Pourquoi donc?

LE DUC.

Après tout, il est possible que monsieur le chevalier ait raison... Peut-être mademoiselle Marie ne quitterait-elle son pays qu'avec regret ?

MARIE.

Mais non.

LE DUC.

Ou sans doute elle craindrait de n'être pas si jolie sous la poudre et les falbalas qu'avec son petit costume breton ?

MARIE.

Mais non.

LE DUC.

Peut-être aussi ne voit-elle qu'avec indifférence cet empire du talent et de la beauté... ce bonheur de s'entendre appeler la plus belle entre les belles... d'avoir cent rivales et pas une égale... enfin de commander, de régner par un sourire, et de voir tout Paris à ses pieds ?

MARIE.

Mais non... mille fois non, vous dis-je... je ne rêve, je ne vois que Paris... Là seulement est le bonheur... la fortune... la fortune pour mes sœurs, pour mon père, pour ce frère cruel qui m'accuse.

LEGOUIC.

Et pour moi...

(Didier paraît au fond.)

LE DUC.

Ainsi, mademoiselle, vous acceptez?

MARIE.

Oui, monsieur le duc... et avec reconnaissance.

SCENE VI.

LES MÊMES, DIDIER.

DIDIER.

Tout est fini pour moi.

LE DUC.

Alors, mademoiselle Marie, vous n'avez plus qu'à faire vos préparatifs de voyage.

MARIE.

Oh!... ce ne sera pas long.

LE DUC.

La voiture de madame la duchesse a été obligée de faire un long détour à cause des chemins creux; mais elle ne peut tarder à arriver, et il faudra sur-le-champ se mettre en route.

MARIE.

Ma toilette de voyage sera bientôt faite, seulement mon petit mantelet de basin rayé, pour avoir moins froid la nuit.

DIDIER.

Il est donc vrai, Marie, vous partez?

MARIE.

Oui, monsieur Didier; mais voyons, n'ayez donc pas l'air triste comme ça : quand j'écrirai à mon père, il y aura toujours un petit mot pour vous... Est-ce que vous croyez qu'on oublie ainsi ses anciens amis?

DIDIER.

Marie, nous ne nous reverrons jamais!...

LE BARON.

Je suis un heureux père.

LEGOUIC, *à part.*

Vieille bête, va!...

LE DUC.

Donnez-moi le bras, mon cher baron, et allons au-devant de madame la duchesse.

DIDIER, *à Marie.*

AIR : *Walse du Mari par intérim.*

Adieu, je perds ma plus douce espérance,
Car je vous aime, et vous allez partir...
Ah! loin de vous, des jours de mon enfance
Puissé-je au moins, perdre le souvenir!

MARIE, *lui tendant la main.*

Didier, mon cœur vous chérit comme un frère,
(*Didier hésite.*)
Embrassez-moi. Faut-il donc vous prier ?

DIDIER.

Non, je refuse une faveur si chère.
Comment pourrais-je après vous oublier ?

ENSEMBLE.

MARIE.

C'est à Paris qu'est pour moi l'espérance;
Mais quel que soit là-bas mon avenir...
Loin de ces lieux, des jours de mon enfance,
Je ne veux pas perdre le souvenir.

LE BARON.

Dans ce Paris, pour elle, en espérance,
Déjà je vois un brillant avenir !
Mais des devoirs, des droits de sa naissance,
Elle saura toujours se souvenir.

LE DUC, LE CHEVALIER ET LEGOUIC.

Dans ce Paris, son cœur, en espérance,
Rêve déjà le plus doux avenir,
Et, j'en suis sûr, des lieux de son enfance
Elle perdra bientôt le souvenir.

DIDIER.

Adieu, je perds ma plus douce espérance, etc.

(Le duc et le baron s'éloignent ensemble. Legouic les suit. Didier, après avoir jeté un dernier regard sur Marie, qui rentre à gauche, s'éloigne vivement.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *puis* TANGUY.

LE CHEVALIER, *seul.*

Ma sœur va à Paris, et malgré moi je tremble pour elle... n'importe !... mon parti est pris... et quelque chose me dit là que je serai un jour utile à mon vieux père... J'ai prié le colporteur Tanguy de passer ici ce matin, il ne peut tarder à venir.

TANGUY, *dehors, criant.*

Achetez chemises, bas, mouchoirs!...

LE CHEVALIER.

C'est lui!... (*Il va au fond.*) Tanguy! Tanguy!

TANGUY, *entrant.*

Eh! c'est vous, not' brav' monsieur, qué qui vous faut?

LE CHEVALIER.

Mon bon Tanguy, j'ai une affaire à te proposer.

TANGUY.

A vot' service... est-ce du commerce?

LE CHEVALIER.

Oui.

TANGUY.

Vrai! eh bien! tant mieux, vous êtes un digne jeune homme qui n'méprisez pas les pauvres diables, et qui vous entendez joliment à notre état... Qu'est-ce que je vas vous vendre?

LE CHEVALIER.

Ta balle.

TANGUY.

Tout entière?

LE CHEVALIER.

Tout entière... Quel est le prix des marchandises qu'elle contient?

TANGUY.

Quatre-vingts livres, pour vous.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il me faut; il me restera un louis sur la somme que m'a envoyée mon parrain Du Manoir de Buc... Tiens, voilà quatre-vingts livres; donne-moi ta balle.

TANGUY.

Elle est à vous. Est-ce que vous voudriez... (*Le chevalier lui fait un signe affirmatif.*) Oui... je vous comprends... vous êtes las de rester oisif chez votre père, qui a d'grand's charges... dame!... et qui, soit dit sans l'offenser, n'a pas le sou... C'est bien, c'est très bien... (*lui remettant de l'argent.*) Tenez, alors puisque c'est comme ça, je vous rends douze livres, c'est mon bénéfice.

LE CHEVALIER.

Tanguy!...

TANGUY.

Oh! prenez! prenez! entre confrères on vend à prix coû-

tant, cela ne me ruinera pas... grace au ciel, mon métier ne va pas mal... Écoutez-moi, mon cher enfant : il y aura à Pâques prochain vingt années que je travaille, allant de bourg en bourg, par le vent et la pluie. Depuis vingt années, je nourris une nombreuse famille, un père aveugle, une bonne mère, qui a toujours eu bien soin de Tanguy. Vous ferez comme moi, mon cher enfant, et Dieu vous bénira. (*Il lui place la balle sur le dos après lui avoir serré la main.*) Là... c'est pas trop lourd, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

On vient !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BARON, LÉGOUIC, MARIE, *en mantelet, puis* LE DUC *par le fond, et les cinq filles.*

(Le chevalier est placé de manière qu'on ne l'aperçoit pas en entrant.)

MARIE, *entrant.*

Ah! monsieur le duc est en retard.

LE DUC, *entrant avec le baron.*

Non, mademoiselle, ma voiture est à la porte et madame la duchesse vous attend.

LE BARON.

Ma fille, méritez la haute protection que monsieur le duc et madame la duchesse vous accordent. (*apercevant le chevalier.*) Mais que vois-je? monsieur le chevalier, que signifie ?...

LE CHEVALIER, *s'approchant de lui.*

Mon père, pardonnez-moi si j'ai disposé malgré vous de mon avenir. Ce n'est pas le moment pour moi de chercher à vous fléchir. Le temps, je l'espère, effacera de vains préjugés, et vous forcera à me rendre justice.

LE BARON.

Jamais... dès ce jour vous n'êtes plus mon fils... Ce nom que nos aïeux ont illustré, ce nom que je vous avais transmis pur, de ce jour vous en êtes indigne; je vous défends de le porter.

MARIE.

Oh! mon père!

LE CHEVALIER.

Ma bonne sœur, je te remercie, tu ne me repousses pas, toi..

MARIE.

Oh! non, non, moi je t'aimerai toujours.

LE CHEVALIER.

Mon père, cette fois au moins je ne vous désobéirai pas... je ne suis plus, dès ce moment, que le colporteur Marcel.

LE DUC.

Et, dès ce moment aussi, mademoiselle Marie appartient à l'Académie royale de musique sous le nom brillant de la Camargo.

MARIE.

Adieu, mon père; adieu, frère.

LES CINQ SOEURS.

Adieu, Marie.

LEGOUIC.

Adieu, la Camargo.

MARIE.

Je t'enverrai quelque chose, cousin.

LEGOUIC.

C'est votre devoir.

MARIE, *à part.*

Didier n'a pas reparu.

LE DUC, *à part.*

Elle est à moi.

FINAL.

Air: *Du Barbier de Séville.*

ENSEMBLE.

Ah! pour mon cœur
Dans cet avenir prospère,
Tout est bonheur.
Je pourrai secourir mon vieux père;
Rêves si doux qui me bercez dès l'enfance,
Vous me montrez à Paris la gloire et l'opulence.

CAMARGO, *seule.*

Adieu mon père; amis, adieu.
Je vais chercher loin de ce lieu
Un sort brillant pour votre fille,
Et du bonheur pour la famille.

ENSEMBLE.

Ah! pour mon cœur, etc.

La Danseuse

ACTE II.

(Le théâtre représente un salon chez la Camargo, à Paris; riche ameublement de l'époque; une porte au fond, une à droite et à gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMARGO, LE DUC, UN COLONEL, UN ABBÉ, UN FERMIER-GÉNÉRAL, HONORINE.

(Au lever du rideau Camargo est à sa toilette, Honorine achève de la coiffer; tous les personnages l'entourent; puis un domestique.)

CHOEUR.

Air : *O brillante folie.*

Par sa grace piquante,
Sa figure agaçante,
Camargo charme, enchante,
Sans se rendre à l'amour;
Vénus, sortant de l'onde,
Etonna moins le monde.
Célébrons à la ronde
La déesse du jour!

CAMARGO.

Vous me trouvez donc à votre gré, messieurs?

TOUS.

Adorable!

LE DUC.

Eh bien! séduisante Camargo, n'ai-je pas eu raison de vous enlever aux déserts de la Basse-Bretagne?... en moins de cinq ans vous êtes devenue la reine de l'Opéra, et l'idole de la capitale.

CAMARGO.

Votre excellence me flatte, monsieur le duc.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Foi de financier, je donnerais la moitié des gabelles pour une fraction de ce petit cœur.

CAMARGO.

Votre opulence est trop bonne, monsieur le financier.

LE COLONEL.

Dites oui, ma toute belle, et demain je vends mon régiment pour le manger avec vous.

CAMARGO.

Oh!... je ne suis pas si gourmande!... Et vous, l'abbé, vous ne me dites rien.

L'ABBÉ.

Vous savez, belle Camargo, que je joins à ma profession d'ecclésiastique desservant, celle de pauvre auteur suivant l'Opéra..

CAMARGO.

Oui, comme l'abbé Pellegrin,

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

L'ABBÉ.

C'est-à-dire je jeûne du théâtre; mes pièces languissent dans les cartons, et si vous ne m'accordez votre protection, je me verrai réduit à la dure nécessité de dire la messe.

CAMARGO.

Que ne vous adressez-vous à monsieur le duc, qui tient le détail de l'Opéra?

LE DUC.

Nous verrons à lui avoir un bénéfice. (*amenant Camargo sur le devant du théâtre, pendant que le colonel brode au tambour, que le fermier-général parcourt la gazette, et que l'abbé lutine Honorine.*) Trop heureux de vous être agréable... Mais vous, charmante, ne ferez-vous jamais rien pour moi?...

CAMARGO.

Mais il me semble, monsieur le duc, que je fais exactement mon devoir, que je danse tous les jours d'opéra, et que mes jambes ne sont jamais indisposées.

LE DUC.

Oh!... ce n'est pas cela... vous le savez bien.

CAMARGO.

Quoi donc, alors ?

(Honorine sort un instant.)

LE DUC.

Si je vous ai fait venir du fond de la Bretagne, si, grace à mes soins, votre talent a pu se produire sur la scène de l'Opéra, et vous placer au premier rang, croyez-vous que l'intérêt seul de l'art ait dicté ma conduite?... non; un sentiment que je ne puis vous taire, et que vous avez deviné sans doute, en a été le vrai mobile... Allons, Camargo, tant de constance de ma part ne mérite-t-elle pas que vous m'aimiez un peu ?

CAMARGO.

Vous aimer!... mais... et mademoiselle Briant de la Comédie-Française ?

LE DUC.

Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit ici... c'est de vous seule. (*avec feu.*) Oui, divine Camargo, je vous aime, je vous idolâtre... prononcez en ma faveur, et le plus riche avenir vous est assuré... Vos rivales, je paralyserai leurs succès; la renommée n'aura de voix que pour proclamer vos triomphes...Vous aurez un hôtel, le plus élégant des équipages; enfin, la maîtresse du duc de Lionne n'aura pas un vœu à former.

(Il va pour se jeter à ses genoux.)

CAMARGO, *le retenant.*

Y pensez-vous, monsieur le duc! devant tout le monde ?

LE DUC, *à part.*

Ah! maladroit que je suis.

TOUS, *se rapprochant.*

Qu'y a-t-il donc ?

CAMARGO.

Oh! rien, rien.

L'ABBÉ, *aux autres.*

Voyez-vous monsieur le duc?...

HONORINE, *rentrant.*

Voici des diamans que monsieur Hébert, le fameux bijoutier, envoie à mademoiselle.

(Elle pose un écrin sur la toilette.)

CAMARGO.

Hébert!... et de la part de qui ?

HONORINE.

On ne m'a rien dit.

CAMARGO.

Ah! (*ouvrant l'écrin.*) des diamans.. comme ils sont beaux!..

LE DUC, *s'approchant.*

Je crois qu'ils vous iraient fort bien.

CAMARGO.

Mais je crois que cela va bien à tout le monde, comme vingt mille livres de rentes... Honorine, vous allez reporter cet écrin chez Hébert.

LE DUC.

Comment?

CAMARGO.

Oui... on s'est trompé sans doute.

LE DUC, *bas.*

C'est de ma part.

CAMARGO, *bas.*

Ah! (*haut.*) Attendez, Honorine...

TOUS.

Que fera-t-elle?

CAMARGO, *à part.*

Ah! monsieur le duc... une maîtresse charmante, et vous voulez encore... Il vous faut une leçon.

LE DUC.

Eh bien?...

CAMARGO.

Je crois avoir deviné le nom du galant mystérieux qui me fait cette charmante surprise... et, toute réflexion faite, je garde l'écrin.

LE DUC, *à part.*

Bon!...

LE COLONEL, *aux autres.*

Il y a un amant caché.

LE DUC.

Que vous seriez aimable si vous vouliez vous parer devant nous de ces diamans qui complèteraient si bien votre toilette!

CAMARGO.

Maintenant... non, ce n'est pas mon caprice... j'ai un mot à écrire... Vous permettez, messieurs.

(Elle se met à écrire.)

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Monsieur le duc... avez-vous des soupçons?

LE DUC.

C'est peut-être vous... maltotier.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Non, parole d'honneur.

L'ABBÉ.

Ce qu'il y a de sûr... c'est que ce n'est pas moi.

CAMARGO, *qui a fini d'écrire.*

Honorine... serrez ces diamans.

LE DUC, *à part.*

Elle accepte...

CAMARGO, *bas à Honorine.*

Vous savez où demeure mademoiselle Briant... à deux pas d'ici... Portez-lui cet écrin avec ce mot de ma part.

HONORINE.

Oui, madame.

(Elle sort.)

LE COLONEL.

Ainsi nous ne pouvons plus en douter; vous voilà engagée...

CAMARGO.

Détrompez-vous... cela n'engage à rien.

L'ABBÉ.

Prouvez-nous-le donc en faisant un choix entre nous.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Le fait est qu'il est ridicule qu'une fille d'Opéra reste sage; c'est d'un très mauvais exemple.

CAMARGO.

Ainsi, messieurs, vous désirez tous que je choisisse?...

TOUS.

Eh bien?

CAMARGO.

Eh bien!

UN DOMESTIQUE.

Un parent de mademoiselle demande à la voir.

TOUS.

Quelle contrariété!...

CAMARGO.

C'est peut-être mon pauvre frère, dont je n'ai pas entendu parler depuis cinq ans; faites entrer sur-le-champ.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEGOUIC.

LEGOUIC, *entrant.*

Où est ma cousine?... je veux voir ma cousine.

CAMARGO.

C'est Legouic.

LE DUC, *à part.*

Il me semble que j'ai vu cet animal-là quelque part.

LEGOUIC.

Comment, c'est vous qui êtes si bien logée et si bien mise?.. Ah! Camargo, que vous êtes gentille!

CAMARGO.

Ce n'est pas cela qui t'empêche de m'embrasser, j'espère...

LEGOUIC.

Bien au contraire.

(Il l'embrasse fortement.)

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Comment... c'est son cousin, ça!...

LEGOUIC.

Oui, mon gros pouf, cousin à la mode de Bretagne.

CAMARGO.

Parle-moi donc de mon père!... Comment se porte-t-on là-bas? a-t-on des nouvelles de mon frère?

LEGOUIC.

Ça ne va pas mal... D'abord, votre frère, on ne sait pas où il a passé; il avait écrit chez nous au vieux château, en envoyant de l'argent que le baron a refusé, malgré mes observations.

CAMARGO.

Bon frère!

LEGOUIC.

Jusque là le chevalier avait bien agi; mais ce que je trouve mal de sa part, ayant fait fortune, c'est de n'avoir pas donné son adresse... Quand on a des parens aisés, on est bien aise de savoir où ils demeurent.

CAMARGO.

Et mes sœurs?

LEGOUIC.

Trois de vos sœurs ont la coqueluche, l'aînée est imbécile et la plus petite est tout-à-fait nouée... Le papa, oh! le papa... il devient de plus en plus stupide!... Quant à moi, je me porte très bien.

CAMARGO.

Pauvres parens!... Du moins as-tu employé utilement pour eux le dernier argent que je t'ai envoyé?

LEGOUIC.

Oui, oui... je l'ai employé... je me suis acheté une montre.

CAMARGO.

Comment, pour toi?

LEGOUIC.

Oui, pour moi... et puis des chemises superbes.

CAMARGO.

Mais tout l'argent a dû y passer?

LEGOUIC.

Pas si bête!... il m'en fallait pour mon voyage, je n'avais pas envie d'aller à pied.

CAMARGO.

Et qu'avais-tu besoin de venir à Paris?

LEGOUIC.

Ah! voilà... Je me suis dit: Puisque la cousine envoie de l'argent, c'est qu'elle en a pas mal... par conséquent on doit mieux boire, mieux manger chez elle que chez nous, et je lui dois la préférence.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Monsieur Legouic est un fameux spéculateur.

LEGOUIC.

Je viens donc m'installer chez vous, d'autant plus que j'ai une idée relativement à l'Opéra.

CAMARGO.

Qu'est-ce donc?

LEGOUIC.

Je veux débuter.

TOUS.

Débuter!

LEGOUIC.

Dans les Zéphirs.

LE DUC.

Ah! par exemple, il est original celui-là.

CAMARGO, *riant.*

Ce pauvre Legouic...

LEGOUIC.

Vous croyez rire... eh bien! moi, je ne ris pas; il faut que vous me donniez une position dans le monde, c'est vot' devoir... et j'espère bien que monsieur le duc, qui fait semblant de ne pas me reconnaître, ne me refusera pas un coup d'épaule pour faire de moi un Zéphyr, un Jeu ou un Ris.

CAMARGO.

Pourquoi pas, au fait? sa cousine est bien danseuse.

LEGOUIC.

D'autant plus que j'ai déjà les premiers principes, vous allez voir.

(Il chante en dansant.)

AIR *du pays.*

Ce sont les gars de la Basse-Bretagne,
Quand ils sont saouls
Ils se cassent le cou;
Quand ils sont saouls
Ils se cassent les jambes,
Quand ils sont saouls
Ils se cassent le cou.
Tra la, la, la, la, la, la.

(Il danse, et s'arrêtant en attitude.)

Voilà.

CAMARGO.

Vous voyez bien qu'il a des dispositions... je m'y connais... c'est du pays.

Même air.

Ce sont les fill's de la Basse-Bretagne
Qui craign'nt les homm's plus que les loups-garoux;
A l'amoureux qui n'parl' pas d'mariage,
Elles répond'nt, d'un petit air en d'ssous:
Monsieur Maclou,
Allez planter vos raves;
Monsieur Maclou,
Allez planter vos choux.

TOUS DEUX, *chantant et dansant.*

Tra la, la, la, la, la, la, la.

(Ils s'arrêtent en attitude.)

Voilà.

LEGOUIC.

Ouf! je suis tout essoufflé.

LE DUC.

Bravo, bravo! c'est une danse de caractère qui peut faire beaucoup d'honneur à l'Opéra.

LEGOUIC.

Alors, vous m'engagez... c'est convenu.

CAMARGO.

Oh! tu vas un peu vite, cousin... on verra... Mais en attendant, mon beau danseur ne serait pas fâché, je crois, de réparer les fatigues du voyage.

LEGOUIC.

C'est vrai qu'il me tarde de manger de bonnes choses.

CAMARGO.

Pardonnez donc, messieurs, à une nymphe légère qui vous quitte pour le Zéphyr...

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Et votre dernier mot, cruelle?...

CAMARGO.

Vous le voulez donc absolument?...vous ne serez pas jaloux?

TOUS.

Non, non.

LE DUC.

Quel est le préféré?

L'ABBÉ, *d'un côté.*

Est-ce moi?

LE COLONEL, *de l'autre.*

Ou moi?

CAMARGO.

Ni l'un, ni l'autre.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Jusques à quand me résisterez-vous?

CAMARGO.

Toujours!

LE DUC.

Quand serez-vous donc sensible à mon ardeur?

CAMARGO.

Jamais! (*à Legouic.*) Venez, mon beau Zéphyr!

(Elle lui prend le bras, et ils sortent à gauche en reprenant leur refrain de danse.)

Tra la, la, etc.

SCÈNE III.

LE DUC, LE FERMIER-GÉNÉRAL, L'ABBÉ, LE COLONEL, *puis* LE DOMESTIQUE.

L'ABBÉ.

Je crois, messieurs, que nous pouvons tous nous donner la main.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Pour moi, j'y renonce.

LE COLONEL.

Et moi aussi.

LE DUC.

Moi, messieurs, je persiste.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Vous n'avez pourtant pas été mieux traité que nous... J'ai cru même m'apercevoir qu'en vous parlant son sourire était plus moqueur, son ironie plus amère.

L'ABBÉ.

Oui, oui, chacune de ses paroles avait une intention d'épigramme qui perçait à travers les égards et le respect qu'on doit à un surintendant.

LE COLONEL.

A dire vrai, c'est un échec pour vous, monseigneur.

LE DUC.

Bien... raillez, raillez à votre aise, messieurs les mauvais plaisans : vous êtes tous fiers de n'avoir pas été vaincus par moi!...

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

C'est qu'aussi nous sommes moins compromis que vous... Vous vous êtes vanté déjà, à la toilette de cent femmes charmantes, que vous réduiriez cette beauté rebelle.

L'ABBÉ.

Et vous passez enfin pour être heureux !

LE COLONEL.

Et vous êtes perdu de réputation si vous ne réussissez pas.

LE DUC.

Je réussirai... et dès demain.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Je parie que non.

LE COLONEL.

Je suis du pari.

L'ABBÉ.

Ma foi, moi, je n'ai pas un double.

LE DUC.

Ma petite maison contre la vôtre, financier.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Ça va !...

LE COLONEL.

Mon cheval anglais contre votre arabe.

LE DUC.

C'est convenu, colonel... Ecoutez... demain nous serons tous d'un petit souper que je saurai forcer la Camargo à accepter de moi... Mes mesures sont bien prises, et je suis si sûr de mon fait, que si elle n'est pas à moi, je m'engage en outre à faire nommer notre cher abbé évêque *in partibus* de Tunis ou de Maroc.

LE COLONEL.

A moi le cheval arabe.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

A moi la petite maison.

L'ABBÉ.

A moi l'évêché.

LE DUC.

A moi la Camargo...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mademoiselle Briant de la Comédie-Française.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Votre maîtresse en titre, monsieur le duc... cette petite écervelée qui tutoie tout le monde au bout d'un quart-d'heure.

LE DUC.

Que vient-elle faire ici ?... De la discrétion, messieurs, jouons de franc jeu, sortons par cet escalier.

CHOEUR.

Air *du morceau d'ensemble.*

La voilà ! la voilà !
Sortons tous par-là.
Silence,
Elle s'avance,
Il faut de la prudence.
La voilà ! la voilà !
Sortons tous par-là.

(Ils sortent à droite.)

SCENE IV.

MADEMOISELLE BRIANT, LEGOUIC.

MADEMOISELLE BRIANT, *une lettre à la main.*

Où est-elle, cette petite Camargo ? que je la gronde ou que je l'embrasse... (*regardant sa lettre.*) Ce cher duc qui ne pouvait pas renouveler mes diamans... qui attendait ses fermages de Beauce. Il paraît que ses fermages sont arrivés. (*Elle rit.*) Ah! ah ! ah ! ah ! le pauvre homme !

(Elle rit plus fort.)

LEGOUIC, *sortant de l'appartement, un biscuit et un verre de Madère à la main.*

Quel est donc l'étranger qui se permet de rire chez nous ?... Tiens, ce n'est pas un étranger... c'est une étrangère. (*haut.*) Qu'est-ce que vous demandez, madame ou mademoiselle ?...

MADEMOISELLE BRIANT, *qui lisait sa lettre.*

Oh ! le drôle de jockey !

LEGOUIC.

Comment, jaquet ?... apprenez, madame... ou mademoiselle, que je ne suis pas domestique ; je suis le cousin de la Camargo, voilà mon état.

MADEMOISELLE BRIANT.

Vraiment ! eh bien ! la Camargo ne connaît pas son bonheur d'avoir un cousin comme toi. (*Mouvement de Legouic.*) Oh ! ne t'effarouche pas, mon gros garçon, je tutoie tout le monde, moi, je ne suis pas fière.

LEGOUIC.

Eh bien ! moi, je le suis fier.

MADEMOISELLE BRIANT, *le lorgnant.*

Il est superbe ! Si j'avais un parent de cette nature-là, je l'engagerais à la foire Saint-Germain... je suis sûre qu'il ferait courir tout Paris comme le Sauvage Iroquois ou le Veau à deux têtes.

LEGOUIC, *en colère.*

Mademoiselle... ou madame, je vous prie...

MADEMOISELLE BRIANT, *riant.*

Le pauvre garçon, il est idéal... de laideur.

LEGOUIC, *à part.*

Tous ces gens-là ne me conviennent pas... ma cousine reçoit une bien mauvaise société...Est-ce que par hasard ce que monsieur Didier m'a dit de l'Opéra serait vrai ?

MADEMOISELLE BRIANT, *riant toujours.*

Ma parole d'honneur, je le paierais cher s'il était à vendre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CAMARGO.

CAMARGO, *entrant.*

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

LEGOUIC.

Ma cousine, c'est une petite folle qui vous demande. (*à part.*) Attrape.

CAMARGO.

Legouic...

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh ! laissez-le dire, c'est la vérité.

LEGOUIC.

Une demoiselle qui tutoie la noblesse !

CAMARGO.

Encore une fois, silence.

LEGOUIC, *avec dignité.*

Mademoiselle de Camargo, je sais vivre, je suis même de très bonne maison et de très bonne compagnie, mais je ne souffrirai pas que, chez moi, on m'appelle iroquois et veau à deux têtes.

(Il trempe son biscuit dans son verre et sort.)

SCENE VI.

MADEMOISELLE BRIANT, CAMARGO.

CAMARGO.

Veuillez l'excuser, mademoiselle, c'est un original... Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur?...

MADEMOISELLE BRIANT.

Comment, vous ne me reconnaissez pas? vous n'allez donc jamais à la Comédie-Française les jours de tragédie?

CAMARGO.

Rarement.

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! je conçois... ce n'est pas très amusant. (*lui montrant sa lettre.*) J'espère au moins que vous reconnaîtrez ce joli petit billet que vous m'avez écrit.

CAMARGO.

Ah! mademoiselle Briant.... peut-être...

MADEMOISELLE BRIANT.

Elle-même, Lucrèce Briant... autrement dit, Zaïre, Phèdre, Hermione... tour à tour tendre, passionnée, cruelle au théâtre, et riant comme une folle à la ville, pour se consoler des pleurs qu'elle verse par engagement.

CAMARGO.

Quelle drôle de petite femme!...

MADEMOISELLE BRIANT.

Maintenant que nous nous connaissons, il est inutile de vous dire pourquoi je viens ici.

CAMARGO.

Pour me remercier peut-être?

MADEMOISELLE BRIANT.

Non, pour vous chercher dispute.

CAMARGO.

Ah! par exemple, si je m'attendais à cela!....

MADEMOISELLE BRIANT.

Me renvoyer cet écrin!... Sans doute il n'était pas assez beau pour mademoiselle?

CAMARGO, *souriant.*

Ce n'est pas là le motif qui m'a guidée..... N'avez-vous pas remarqué que M. le duc avait écrit : « A la plus belle ? »

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien ! mademoiselle ?

CAMARGO.

Air *de Julie.*

Je ne pouvais accepter cet hommage,
Dont je me sens fort peu digne vraiment,
Et, réparant une erreur de message,
J'ai dû vous rendre un cadeau si galant.
Oui, quand je vois ces traits pleins de finesse,
Moi, je me dis : cette parure-là,
Qu'à la plus belle on destina,
Est arrivée à son adresse.

MADEMOISELLE BRIANT.

Vous êtes gentille comme un Amour. Embrassez-moi... Je vous aime déjà à la folie, et je suis sûre que demain je te tutoierai.

CAMARGO.

Vous êtes bien bonne, mademoiselle... mais il me semble..

MADEMOISELLE BRIANT.

Que nous ne sommes pas d'assez vieilles connaissances...... Tant mieux pour nous... D'ailleurs, tous les arts doivent se tenir par la main, même la danse... Vous verrez que je suis une bonne fille, une bonne enfant... Vous riez!.. Eh bien! vrai, vous avez tort... Je vous réponds que j'ai le cœur sur la main; que je n'ai rien à moi... Tenez, je voudrais vous voir sans emploi, sans talent, sans aucune ressource, pour vous prouver que je ne suis pas une ingrate.

CAMARGO.

Merci, merci, j'aime mieux vous croire...

MADEMOISELLE BRIANT.

Ce cher petit ange... Moi qui donnais comme une petite sotte dans tous les propos qu'on débitait contre elle!

CAMARGO.

Qu'est-ce donc qu'on disait?

MADEMOISELLE BRIANT.

Dame!. . on disait que mon infidèle.... le duc de Lionne... était... était votre amant.

CAMARGO.

Mais je n'ai pas d'amant, mademoiselle.

MADEMOISELLE BRIANT.

Comment, vous n'avez pas d'amant!

CAMARGO.

C'est la vérité.

Air *nouveau de Doche.*

Oui, je suis vertueuse,
Mais, las! qui le croira?
Je suis danseuse
De l'Opéra!
Nymphe légère, je raffolle,
Chaque soir, d'un berger nouveau;
Mais cet amour, qui me rend folle,
Finit quand baisse le rideau.
Oui, je suis vertueuse, etc.

Je ris des offres séduisantes
Qui là-bas ne nous manquent pas,
Et sur ces planches si glissantes
Je n'ai jamais fait un faux pas.
Oui, je suis vertueuse, etc.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah! çà, nous sommes donc dans le siècle des miracles!..Qui le croirait? sage... à l'Opéra!... Mais c'est une affreuse épigramme contre vos camarades!... Ce n'est pas moi, par exemple, qui serais capable d'une pareille méchanceté!

CAMARGO.

J'aime la danse par vocation... Je veux étudier, perfectionner mon art, et dix ans à l'Opéra ou à l'étranger suffiront à ma réputation et à ma fortune. Alors je quitterai le théâtre, j'assurerai l'avenir de toute ma famille, et je pourrai dire à mon vieux père : Acceptez, car jamais je n'ai eu à rougir.

MADEMOISELLE BRIANT.

C'est bien difficile! (*soupirant.*) Ah! moi aussi j'ai été passionnée pour la vertu... maisça a toujours été une passion malheureuse... Vous ne savez pas, ma chère, tout ce qu'ils emploient de séductions!... D'abord, méfiez-vous du duc, c'est un sournois; il faut qu'il trompe ou qu'il soit trompé... C'est pour cela qu'il s'est adressé à moi.

CAMARGO.

Oh! je ne le crains pas.

MADEMOISELLE BRIANT.

Prenez-y garde!.. Avant d'avoir tout obtenu, rien ne lui coûte. Riche, il mettra sa fortune à vos pieds.... pauvre et jeune, il vous eût engagé son avenir.

CAMARGO.

Je ne vous l'enleverai point... n'ayez pas peur.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ce n'est pas pour moi que je tremble, c'est pour vous.... M. le duc m'a donné des armes contre lui-même, et je suis plus sûre de lui qu'il n'est sûr de moi.

CAMARGO.

Je vous dis que mon cœur est tranquille.

MADEMOISELLE BRIANT.

Tout-à-fait.... Et l'amour! ma chère, l'amour... Un beau jeune homme qui vous tourne la tête, le jour où on y pense le moins.

CAMARGO.

Oh! je n'aime personne... Je suis bien sûre de n'aimer personne... du moins à Paris...

MADEMOISELLE BRIANT, *gaîment.*

Du moins à Paris!... Plus de doute, vous l'aimez.... il est aimé!

CAMARGO.

Il... Mais qui donc?

MADEMOISELLE BRIANT.

Un charmant garçon qui voyage depuis cinq ans, par désespoir, et qui revient plus amoureux que jamais.

CAMARGO.

Amoureux!... mais de qui?

MADEMOISELLE BRIANT.

De vous!... Ainsi que moi, il croyait que vous aviez accueilli les offres de M. le duc, que vous étiez perdue pour lui... et il m'offrait de nous venger ensemble de nos infidèles, quand j'ai reçu votre délicieux petit poulet, que je lui ai montré.

CAMARGO.

Montré... mais à qui donc?

MADEMOISELLE BRIANT.

Alors il a sauté de joie comme un enfant... J'ai fait atteler... fouette cocher, et je vous l'amène. (*allant au fond.*) Venez, monsieur... vous êtes le plus heureux des hommes.

(Didier entre.)

CAMARGO.

Didier !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DIDIER.

DIDIER.

Marie !... (*Il l'embrasse.*) J'avais juré de vous fuir pour jamais... et pourtant je reviens; car ce serment, que le dépit m'avait arraché, l'amour me l'a fait oublier.

CAMARGO, *à part.*

Comme il est bien à présent!

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien! Camargo... sommes-nous quittes?

CAMARGO, *donnant la main à Didier.*

Oui.

MADEMOISELLE BRIANT.

A merveille! Mais moi je ne le suis pas avec ce petit scélérat de duc... Pour commencer, je vais d'abord aller lui faire des dettes dans deux ou trois magasins. Adieu, monsieur Didier; adieu, ma petite Camargo... A propos, je joue demain Andromaque; *tu* viendras me voir, n'est-ce pas? Tu verras comme je dis bien :

Je ne l'ai point encor embrassé d'aujourd'hui.

Adieu, mes enfans.

(Elle sort en chantonnant.)

Urlurette,
Ma tante Urlurette.

SCÈNE VIII.

DIDIER, CAMARGO.

CAMARGO.

Quoi! c'est vous, Didier?... vous que je revois après une si longue absence?

DIDIER.

Est-ce que vous en êtes fâchée?

CAMARGO.

De l'absence?... oui... mais parlez-moi donc un peu de vous. Qu'avez-vous fait depuis si long-temps?

DIDIER.

Ma foi, j'ai fait fortune.

CAMARGO.

Vous avez très bien fait.

DIDIER.

En partant de mon pays je n'étais vraiment qu'un sot... mais voyant qu'on se moquait de mes scrupules et de la rigidité de mes principes, je me mis à mépriser les hommes et à estimer les richesses... Envoyé d'abord dans une petite cour d'Allemagne, je me récriai contre ce que j'appelais de l'espionnage; on me prouva clair comme le jour que c'était de la diplomatie... et je cédai... Novice encore, je fis faute sur faute; mais le hasard changea tout en un jour, et mes fautes devinrent de profondes combinaisons...Que vous dirai-je?.. en moins de quatre ans je fis le chemin le plus rapide, et le premier ministre a en moi une confiance, que je ne mérite pas plus qu'il ne mérite celle de la France.

CAMARGO.

Et depuis quand êtes-vous à Paris?

DIDIER.

Depuis peu, puisque vous ne m'avez pas encore vu... car je n'ai pas cessé de penser à vous, et quelquefois je me surprends à regretter les jours de notre enfance, notre chère Bretagne. Et vous, Marie, ne regrettez-vous pas aussi notre pays?

CAMARGO.

Ma foi, non.

AIR *de la Sentinelle.*

J'en conviendrai, je n'ai de mon pays
Qu'un souvenir, il est pour mon vieux père;
Et franchement je préfère Paris....
Au sol natal, tout couvert de bruyère!

DIDIER.

Quoique Breton, ici, je vous comprends;
Oui, vous devez aimer à la folie

Paris qui vit naître en tout temps
Et les graces et les talens ;
Chacun se plaît dans sa patrie !

CAMARGO.

Comment donc le ministre n'a-t-il pas songé à vous marier ?

DIDIER.

Il l'a voulu... mais depuis que vous m'avez si bien traité, j'ai renoncé au mariage.

CAMARGO.

Vous avez renoncé au mariage?... et pourquoi donc alors avez-vous pensé à moi?

DIDIER.

Le pauvre Didier avait offert sa main à la simple fille bretonne; le vicomte d'Auray vient offrir son cœur à la brillante Camargo.

CAMARGO.

C'est-à-dire que vous voulez m'élever jusqu'au rang de votre maîtresse... à merveille.

DIDIER.

Ne vous fâchez pas, je vous en prie.

CAMARGO.

Me fâcher!... Ah! j'aurais vraiment mauvaise grace... Tant d'honneur, monsieur le vicomte... Heureusement que par état je sais faire la...

(Elle lui fait la révérence et se met à rire.)

DIDIER.

Allons, elle se moque encore de moi.

CAMARGO.

Et pourquoi non?... croyez-vous donc avoir un privilége?... Ces messieurs sont charmans... Monsieur le duc de Lionne parle de sa haute protection, et veut, à ce titre, m'ajouter à la liste des femmes qu'il a achetées. . Monsieur Didier, qui se croit sans doute adoré, réclame au nom de l'amour des droits qu'on ne peut refuser, pense-t-il,...quand on se nomme la Camargo ; mais heureusement la Camargo est bretonne, elle est fière, et elle répond à monsieur Didier ce que ce matin encore elle a dit à monsieur le duc... Non !

DIDIER.

Eh bien! Marie, vous ne parviendrez jamais.

CAMARGO.

Il me semble pourtant que le public m'a déjà prouvé le contraire, et pour vous en donner un démenti bien complet, il ne me manque plus que de paraître enfin à Versailles sur le théâtre de la cour.

DIDIER.

Vous n'y paraîtrez pas.

CAMARGO.

Qui vous l'a dit?... Monsieur le duc m'a promis que la première fois ce serait mon tour.

DIDIER.

Il a changé d'idée alors, car l'élite de l'Opéra danse ce soir même à la cour, et votre nom a été oublié.

CAMARGO.

L'élite de la danse, et je n'en suis pas?...

DIDIER.

Il n'est question que de mademoiselle Sallé et de mademoiselle Petitpas.

CAMARGO.

Ce n'est pas étonnant... elles ont toutes deux tant de talent!... Mademoiselle Sallé, si belle, si noble... et si ennuyeuse... mademoiselle Petitpas, si fière de sa vivacité de mauvais ton, et qui semble se mouvoir avec des ficelles, comme mademoiselle Zizabelle des grands Fantoccini... Si on voulait parler, on pourrait aisément faire voir pourquoi ces demoiselles obtiennent toujours la préférence.. Monsieur le premier gentilhomme ne donne rien pour rien... mais non, j'aime mieux me taire; car, Dieu merci, je ne dis jamais de mal de mes camarades.

DIDIER, *à part.*

Elle est piquée, tant mieux! (*haut.*) C'est peut-être le fameux *non*... de ce matin qui fait que monsieur le duc a changé d'idée.

CAMARGO.

Aimeriez-vous mieux que j'eusse dit : Oui?

DIDIER.

Pouvez-vous le penser, Marie!... refuser le duc; mais c'est très bien, au contraire... Après tout, ce n'est pas la seule protection qu'on puisse réclamer... Que ne peut un amant bien épris, pour contribuer à la réputation, à la gloire de celle qu'il adore!... Dites un mot, un seul mot à cet amant; qu'un regard l'encourage, et aucun obstacle ne l'arrêtera... et il vous ou-

vrira le chemin de la cour, car il pourra se dire, pour prix de ses efforts : A elle les bravos, les applaudissemens, les couronnes, l'ivresse du triomphe... à moi le bonheur.

CAMARGO.

Taisez-vous, Didier... Je ne veux plus vous entendre... vous êtes plus dangereux que le duc... Lui, au moins, me fait rire, et vous, vous me faites peur.

DIDIER.

Mettez donc votre espoir en lui... mais je le connais, vous n'irez pas à la cour.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE, *à Camargo.*

De la part de monsieur le duc de Lionne.

(Il sort.)

DIDIER.

De la part du duc ?

CAMARGO.

Que peut-il avoir à me dire ?...

(Elle parcourt la lettre.)

DIDIER.

Sans doute des excuses, des regrets de ne pouvoir vous envoyer à Versailles.

CAMARGO, *après avoir lu.*

Ah! mon Dieu!... mes yeux ne m'abusent-ils pas ?

DIDIER.

Qu'y a-t-il donc ?

CAMARGO.

Tenez, tenez, lisez vous-même...

DIDIER, *lisant.*

« Cruelle, je suis toujours le plus amoureux des hommes, malgré vos dédains... et je vous le prouve... Vous êtes ce soir du voyage de Versailles. »

CAMARGO.

Du voyage de Versailles, vous voyez... Didier, il y a cela...

DIDIER, *continuant.*

« Vos camarades vont venir vous prendre chez vous !... Mademoiselle Petitpas, que vous remplacez, m'arrachera les yeux ; mais je m'en consolerai, si les vôtres veulent bien changer en œillades un peu tendres leurs regards assassins. »

CAMARGO.

Je vais donc paraître devant la cour ! et vous, Didier, qui osiez calomnier ce pauvre duc !

DIDIER.

Marie, je suis sûr que c'est un piége... par grace, n'allez pas à Versailles.

CAMARGO.

Que je n'aille pas à Versailles... quand depuis si long-temps c'était mon seul désir, ma seule ambition !... Que je renonce à paraître devant ce public de majestés, de princes et d'ambassadeurs ! que je perde l'occasion d'éclipser, d'écraser d'envieuses rivales ! Ah !... il faudrait n'être pas artiste, n'être pas femme, pour refuser un pareil bonheur !... Mais on va venir me chercher, hâtons-nous... (*appelant.*) Jean !... Honorine ! vite, vite.

DIDIER, *à part.*

Elle m'échappe encore.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LEGOUIC, HONORINE, LES DOMESTIQUES, DANSEURS, DANSEUSES.

LEGOUIC, *entrant.*

Eh bien ! qu'est-ce donc que vous avez à sauter comme ça ?.. on dirait que vous allez faire des entrechats.

CAMARGO.

Je vais à la cour, mon ami.... je vais à la cour.

LEGOUIC.

Ah bien ! tant mieux... j'y vais aussi, moi. Je ne serais pas fâché de parler au roi et à la reine, pour mon début dans les Zéphyrs.

CHOEUR.

AIR *d'Adam.*

A Versailles. (*bis.*)

DIDIER, *à part.*

Je la suivrai, du moins.

LEGOUIC, *de même.*

Et moi aussi.

CAMARGO.

Douce espérance,
Tu fais d'avance
D'impatience
Battre mon cœur!
Que de splendeur!
D'abord j'ai peur,
Puis je m'élance.
Oui, je m'y voi
Devant le roi;
Déjà je danse!
Douce espérance, etc.

CHOEUR.

A Versailles. (*bis.*)

(Tout le monde sort, la toile tombe.)

Versailles –

ACTE III.

Le théâtre représente un pavillon ouvert sur les bosquets de Versailles. On peut fermer de tous côtés ; à droite, un sofa et une petite table sur laquelle se trouvent encre, papier, etc. ; à gauche, une porte de dégagement.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANSEURS, DANSEUSES, LEGOUIC *et* DAPREVAL, *qui est habillé en Bacchus.*

(Au lever du rideau, les danseurs et les danseuses arrivent successivement, et de différens côtés, en costumes de fleuves, tritons, naïades et autres dieux mythologiques.)

CHŒUR.

AIR *de la contredanse du* Pré aux Clercs.

Gais enfans de la danse,
Des beaux-arts, la puissance
Nous prépare un beau jour
Dans ce royal séjour!
Que chacun se surpasse :
Méritons, par l'audace,
La souplesse ou la grace,
Les bravos de la cour!

LEGOUIC, *entrant avec Dapreval.*

Vous êtes vraiment trop aimable, monsieur.. Monsieur, comment vous appelle-t-on déjà?

DAPREVAL.

Bacchus...

LEGOUIC.

C'est ça, monsieur Bacchus!... vous êtes un dieu, à ce que vous m'avez dit... je vous en fais mon compliment; c'est un

joli état... Moi aussi je veux être dieu... je vous conterai cela quand j'aurai parlé au roi. (*aux danseuses.*) Ah! le joli sexe!... Mesdames les déesses, je vous présente mes civilités.

DAPREVAL.

Mes amis, ce brave garçon est aussi de la fête... c'est un bon vivant.

LEGOUIC.

Vous me flattez, Bacchus!...(*aux danseuses.*) Imaginez-vous que je m'étais perdu, en cherchant ma cousine Camargo, dans tous ces bosquets de Versailles, quand j'ai rencontré ce digne dieu, avec ses grappes de raisins sur sa perruque.... Il m'a offert de me conduire, j'ai accepté : nous sommes entrés chez le suisse, j'ai payé une bouteille de cidre au dieu du vin, et nous avons fait connaissance... Mais où donc est ma cousine?

DAPREVAL.

Elle ne peut tarder à venir; nous l'attendons ici pour la répétition du pas nouveau qu'elle doit danser tout à l'heure devant la cour.

LEGOUIC.

Oui, oui, je vois que vous êtes tous réunis. (*montrant un danseur.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là qui a une grande barbe mal peignée?

DAPREVAL.

C'est un fleuve... (*montrant trois danseuses.*) et voilà trois rivières.

LEGOUIC.

Des rivières!.. ah! les rivières portent aussi de la poudre? (*Il leur donne une poignée de main.*) Enchanté, mesdemoiselles les rivières, d'avoir fait votre connaissance.

UN DANSEUR.

Je suis un Triton, moi.

LEGOUIC, *le regardant.*

Eh bien! tu n'es pas gentil du tout avec tes habits de coquillages... et tes jambes en manière de queue de poisson. (*s'éloignant de lui.*) Triton, je ne t'estime pas... laisse-moi tranquille, Triton. (*à part.*) Je le prenais pour une anguille de mer...

DAPREVAL.

Attention, messieurs et mesdemoiselles, voici monsieur le duc qui vient de ce côté avec la Camargo...

Reprise du chœur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC, LE COLONEL, LE FERMIER-GÉNÉRAL, L'ABBÉ, CAMARGO, *en costume de bacchante.*

LE DUC.

Tout le monde est à son poste... c'est à merveille... Nous allons répéter notre petit divertissement.

CAMARGO, *au duc.*

Grace à vous, me voilà donc à Versailles, et dans un instant devant la cour... Si j'allais ne pas réussir...

LE DUC.

Tout le monde vous trouvera adorable, ma Camargo.

LEGOUIC.

Ils seraient bien difficiles...

LE FERMIER-GÉNÉRAL, *bas au duc.*

Monsieur le duc, ces dames et ces messieurs de l'Opéra vous attendent.

LE DUC.

M'y voilà!... m'y voilà!... commencez.

(Tout le monde se range sur les côtés du théâtre, l'orchestre joue l'air de la Camargo. Camargo danse.)

TOUS.

Bravo!... bravo! bravo!

LEGOUIC.

Bravissimo!

LE DUC.

Voilà une danse à laquelle vous donnerez votre nom...

LE COLONEL.

Vous êtes une enchanteresse...

L'ABBÉ.

Ces jolis yeux-là me feront tourner la tête.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Elle danse avec son ame.

UN GENTILHOMME, *annonçant.*

Le roi arrive à l'instant de Marly.

LE DUC.

Le roi!... Vite au théâtre.

LEGOUIC.

Ma cousine, voici mon bras.

CAMARGO.

Mais vous ne venez pas avec nous, j'espère.

LEGOUIC.

Comment, je ne viens pas?... Eh bien, pourquoi donc ça?

CAMARGO.

Monsieur le duc, je vous en prie, ordonnez qu'on empêche ce garçon de me suivre.

LEGOUIC, *à part.*

Ce garçon!...

LE DUC.

Mon ami, si vous insistez, je vous ferai mettre à la porte par mes gens.

LEGOUIC.

Ah! oui-dà!... eh bien, j'insiste... je veux parler à la reine.

LE DUC.

S'il vous arrive de vous approcher de leurs majestés, je vous fais prendre un bain dans la pièce d'eau des Suisses.

LEGOUIC, *à part.*

Je suffoque.

TOUS.

Au théâtre!... au théâtre!

(Le duc présente la main à Camargo qui sort avec lui; tout le monde les suit, excepté Legouic qui reste seul.)

SCENE III.

LEGOUIC, *seul.*

Me faire prendre un bain!... Ah! çà... est-ce qu'il me prend pour un de ces poissons... et ma cousine aussi qui se donne des airs... Bégueule, va, si j'avais ici un autre parent pour me loger et me nourrir... je ne remettrais jamais les pieds chez elle... Ah! ben, je vas joliment écrire au bonhomme Camargo, et de la bonne encre encore... Si elle croit que je ne me suis pas aperçu de ce que c'est que l'Opéra... je lui dirai ça au vieux en deux mots, et il aura la tête bien dure s'il ne comprend pas; je m'en vas ruminer à ma lettre.

(Il s'assied.)

SCÈNE IV.

LEGOUIC, LE BARON, LE CHEVALIER, UN LAQUAIS.

LE CHEVALIER.

Dites à mademoiselle Camargo que son père et son frère demandent instamment à la voir.

UN LAQUAIS.

Oui, messieurs. (*à part.*) Le père et le frère ici... Allons d'abord prévenir monsieur le duc.

(Il sort.)

LEGOUIC, *assis et sans voir le baron.*

Oui, oui, je me vengerai.

LE BARON, *voyant Legouic.*

Eh mais! me trompé-je?... n'est-ce pas...

LEGOUIC, *le regardant.*

Ah! mon Dieu!

LE BARON, *l'embrassant.*

C'est vous, mon cher Legouic?

LEGOUIC.

Vous voilà, mon parent?

LE BARON.

Que j'ai de plaisir à vous serrer dans mes bras!

LEGOUIC.

Tiens, et le chevalier aussi?...

LE CHEVALIER.

Moi-même, cher Legouic.

LEGOUIC.

Êtes-vous devenu riche, mon parent le chevalier?

LE CHEVALIER.

Nous parlerons de cela, cousin.

LEGOUIC.

Oui, oui, nous parlerons de cela. (*au baron.*) Ah! çà, comment vous trouvez-vous transporté à Paris, et même à Versailles?

LE BARON.

Mon parent, je suis parti avec mes cinq filles presque en

même temps que vous de notre manoir... J'ai profité de la voiture de l'ancien colporteur Tanguy qui venait de Paris.

LE CHEVALIER.

Oui, mon cher Legouic, et comme Tanguy était d'accord avec moi, il a fait descendre sa voiture dans l'établissement que j'ai formé... Mon père a bien voulu ne pas me repousser, et me pardonner d'avoir eu du bonheur à force de travail.

LEGOUIC, *à part.*

Il a eu du bonheur... bon.

LE BARON.

C'est vrai, chevalier, mais je n'ai pas pu ajouter foi à ce que vous m'avez dit de Marie ; c'est une position si noble que celle de danseuse de l'Opéra !

LEGOUIC.

Je crois bien.

LE BARON.

D'abord on a des appointemens fort beaux.

LEGOUIC.

Certainement.

LE BARON.

On a des protecteurs...

LEGOUIC.

Tant qu'on veut.

LE BARON.

On ne déroge pas...

LEGOUIC.

Oh ! non.

LE BARON.

Et l'on se marie !

LEGOUIC, *éclatant.*

Vieux fou !

LE BARON.

Mon parent !...

LEGOUIC.

Il ne manque plus que de vous faire danseur aussi, vous.

LE CHEVALIER.

Legouic, songez à qui vous parlez.

LEGOUIC.

Puisqu'il ne veut pas vous croire, quand vous lui parlez raison tout doucement, laissez-moi lui dire un peu la vérité à la

bretonne... Écoutez-moi, vieillard crédule et têtu... L'honneur de la famille...

LE BARON.

L'honneur de la famille... est-ce qu'il serait compromis?

LEGOUIC.

Je vas vous expliquer ça... on m'a mis au courant de l'affaire... voici ce que c'est... Un bonhomme de père a une jolie fille, une très jolie fille... bien... il n'a pas le sou... très bien... il voudrait que sa fille eût un état. Un grand seigneur se présente chez le père... il embête le bonhomme, encore mieux... il lui dit : donnez-moi votre fille... je la place à l'Opéra... Elle est placée à l'Opéra!.. au bout de quelques années, elle a des chevaux, des voitures, de l'or; ça va de plus fort en plus fort... mais le bonhomme, s'il n'a pas juré d'être aveugle, commence à y voir clair; car il est honnête... et il s'aperçoit que sa fille est vendue. (*Mouvement du baron.*) Vendue, c'est le mot...

LE CHEVALIER.

Eh bien! mon père, vous avais-je dit la vérité?

LE BARON.

Non, non... vous me trompez; monsieur le duc de Lionne serait un infâme... et moi... moi je serais bien malheureux...

LEGOUIC.

Et bien bête...

LE CHEVALIER.

Il n'est plus temps de s'aveugler sur la position de Marie : voilà pourquoi, pendant cinq ans, je n'ai pu voir cette sœur qui compromettait le nom de la famille, car je ne pouvais lui dire, en votre nom : Marie, je viens t'arracher à la honte; mais aujourd'hui que vous me comprenez, que vous me prêterez votre appui, allons la réclamer, enlevons-la à ce monde corrupteur, et retournons en Bretagne où ma fortune peut nous assurer à tous une heureuse obscurité.

LEGOUIC.

La réclamer!... mais vous ne le pouvez pas.

TOUS DEUX.

Comment!

LEGOUIC.

Non, vous ne le pouvez pas... Je le sais bien moi qui ai voulu être danseur... les réglemens sont positifs, les ordonnances précises... une fois à l'Opéra, ces demoiselles deviennent la propriété de la maison du roi, et il n'y a plus de père

ni de parens qui puissent les reprendre ou faire rompre leurs engagemens.

LE BARON.

Ah! mon Dieu!...

LE CHEVALIER.

Eh bien! s'il le faut, nous irons trouver le roi.

LEGOUIC.

Oui, avisez-vous-en, si vous voulez qu'on vous fasse prendre un bain dans la pièce d'eau des Suisses.

LE BARON.

Où est Camargo? où est-elle, Legouic? je veux lui parler.

LEGOUIC.

Vous la verrez, quand elle reviendra de faire ses cabrioles...

SCENE V.

LES MÊMES, DEUX LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

Monsieur le duc ne peut pas venir en ce moment.

LE BARON.

Je l'attendrai.

LE LAQUAIS.

C'est impossible. Son excellence a de la compagnie ce soir à souper, et c'est ici que nous devons dresser la table... Allons, retirez-vous.

LE BARON.

Est-ce que M. le duc nous chasserait par hasard?

LEGOUIC.

Si je le savais!

LE BARON.

Ah! je n'ai plus de fille!

LEGOUIC.

Il me semble qu'il lui en reste au moins cinq... sans me compter.

LE CHEVALIER.

Mon père, quand le simple colporteur Marcel partit, la balle sur le dos, il vous promit le bonheur; il tiendra son serment.

AIR : *Connaissez mieux la garde citoyenne.*

Par sa conduite elle outrage son père ;
L'honneur me dit: D'ici retirons-nous.

Il faut partir, mais dès demain, j'espère,
Auprès de lui nous la reverrons tous.

(à Legouic.)

Vous voilà seul, cousin, dans cette ville;
Contre le sort qui trompe votre espoir,
Dans ma maison je vous offre un asile.

LEGOUIC.

Avec la table... Cousin, c'est votre devoir.

(Ils sortent tous trois.)

SCENE VI.

LES DEUX LAQUAIS, *puis* LE DUC, L'ABBÉ, LE FERMIER-GÉNÉRAL, LE COLONEL, *peu après* CAMARGO.

UN LAQUAIS.

Allons tout préparer pour le petit-souper.

LE DUC, *avec les autres.*

Oui, oui, mes amis, à moi la Camargo; elle est ravie, enchantée; elle perd la tête; l'aspect de la cour, les regards du roi l'ont enivrée... C'est une folie, une joie d'enfant. (*à part.*) Le père et le frère sont partis. A merveille!

L'ABBÉ.

Elle viendra donc?

LE DUC.

Elle l'a promis.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oh! nous n'avons pas encore perdu!

LE DUC.

Messieurs, cette aventure est d'autant plus piquante pour moi qu'elle m'en rappelle une autre où ma maîtresse en titre, la petite Briant, a joué le principal rôle: c'est aussi par un petit souper que j'ai commencé sa conquête... Vous savez, colonel; vous étiez des nôtres, je crois?

LE COLONEL.

Certainement... Vous étiez alors cadet de famille. Votre frère aîné vivait encore, et possédait la fortune que vous possédez aujourd'hui. Je fus chargé par vous du joyeux emploi d'échanson auprès de la jeune actrice. Mais, à la fin du repas, nous avions presque perdu la raison; elle avait conservé la sienne

LE DUC.

C'est vrai... je ne savais plus ce que je faisais.

LE COLONEL.

Je me souviens, moi, qu'elle dit en serrant soigneusement un papier que vous lui remîtes : « Monsieur le duc acquittera ce billet à l'échéance ? »

LE DUC.

C'était sans doute un bon sur ma fortune à venir... Oh! je l'ai déjà payé, et de reste... Oh! silence, messieurs, voici ma Camargo.

CAMARGO, *entrant vivement et comme transportée de bonheur ; elle tient une couronne à la main.*

Air *de la Vieille.*

Ah ! pour mon cœur quelle allégresse !
C'en est donc fait... j'ai réussi.
Ils m'ont jeté, dans leur ivresse,
Une couronne... la voici !
Toute cette belle noblesse,
Ces grands seigneurs ont applaudi,
Et le roi lui-même a souri !
Mais ce succès dont mon orgueil s'honore,
Ces mille fleurs dont leur main me décore,
N'est-ce qu'un rêve, et dure-t-il encore? (*bis.*)

Elle passe la main sur son front comme pour rassembler ses idées, puis elle sourit et semble prêter l'oreille.)

Silence, amis, j'entends, je crois, l'écho
Qui me redit : bravo, bravo!
Qui me redit : bravo, bravo! (*bis.*)

TOUS.

Bravo! bravo! bravo!

LE DUC, *allant vers elle.*

Vous avez été ravissante !

CAMARGO.

Ah! monsieur le duc! Ah! messieurs !... les expressions me manquent pour vous peindre ce que j'éprouve... Jamais mon cœur n'a battu si vivement que dans cette soirée... c'est le plus beau moment de la vie de Camargo.

LE COLONEL.

Vous voilà sans rivale à présent; c'est une danse à damner les saints!...

L'ABBÉ.

C'est ce que disait tout bas M. de Paris à son grand-vicaire... (Ici les domestiques apportent une table toute servie, et sortent après avoir fermé toutes les portes.)

CAMARGO.

Oh! je garderai sans cesse le souvenir de cette soirée... maintenant que je ne suis plus là, il me semble que le charme n'est pas rompu, que le prestige ne s'est pas évanoui... Je crois me sentir encore trembler, quand j'ai paru; mes yeux sont encore couverts d'un nuage, et puis toute ma joie, toutes mes émotions renaissent comme au moment où mille regards se sont portés sur moi, où mille mains se sont levées pour m'applaudir. Avez-vous remarqué, duc, les hommages dont on m'environnait, et la jalousie de mes camarades? La Dauberval en a eu une attaque de nerfs dans la coulisse... Avez-vous entendu les complimens flatteurs qu'on m'adressait?... avez-vous vu sourire le roi?... Tenez, il y a dans ce seul jour toute une existence : il n'a pas besoin de lendemain.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Ah! çà, messieurs, si nous nous mettions à table?...

L'ABBÉ.

Excellente idée!

LE DUC, *prenant la main de la Camargo.*

Voulez-vous permettre, ma charmante?...

CAMARGO.

Quoi! moi aussi!...

LE DUC.

Avez-vous oublié votre promesse?

CAMARGO.

C'est vrai, j'ai promis... j'étais si troublée, si contente!... mais vous n'avez pas pris cela au sérieux, monsieur le duc? D'ailleurs que diraient mes compagnes, si je partais sans elles? Nous devons retourner ensemble à Paris.

LE DUC.

Mais rien ne s'y oppose, je pense... le ballet ne quittera Versailles que dans deux heures.

CAMARGO.

Vraiment?

L'ABBÉ, *à part au colonel.*

La ruse est adroite!

LE DUC.

Ces messieurs et ces dames du ballet sont maintenant réunis dans une des salles du château... on leur sert un repas splendide. Quant à vous, ma charmante, je n'ai pas voulu qu'un autre eût le bonheur de vous posséder. Notre souper fini, vous irez rejoindre vos compagnes... Allons, me répondrez-vous encore par un refus?...

CAMARGO, *souriant.*

Monsieur le duc, où me placez-vous?

LE DUC.

Entre moi et le financier.

CAMARGO, *allant vers le financier.*

Alors, donnez-moi la main, financier.

TOUS.

AIR :

Puisque du plaisir
Voici l'heure,
En cette demeure
Il faut le saisir,
Imprudent qui le laisse fuir.

CAMARGO.

Mais, de grace,
Qu'il garde une place,
Car il passe
Sans nous avertir,
Car il fuit sans nous avertir.

TOUS.

Puisque du plaisir, etc.

(Tous les convives se placent au milieu de bruyans éclats de gaîté. L'abbé fait sauter plusieurs bouchons de champagne, et remplit les vers aux acclamations générales.)

LE DUC.

Bien! très bien, l'abbé!... Il paraît que vous vous entendez mieux à cela qu'à dire la messe?

CAMARGO.

A dire la messe! je croyais que monsieur l'abbé n'avait encore fait que la servir.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!...

LE DUC, *élevant son verre.*

Messieurs, au triomphe que vient d'obtenir notre charmante Camargo...

(Ils vont pour boire.)

L'ABBÉ.

Un moment! pour prouver que je n'ai pas de rancune, je demande à ajouter quelques mots au toast que nous allons porter.

LE DUC.

Bon!... un madrigal...

CAMARGO.

Ou une épigramme.

L'ABBÉ.

Peut-être à la fois une épigramme et un madrigal... (*élevant son verre.*) A la Suzanne de l'Opéra! (*au duc.*) Elle est entre vous et le financier, monsieur le duc.

LE DUC.

Pas mal!... pas mal!...

L'ABBÉ.

Qu'on dise après cela que je n'ai pas de vocation... je fais de l'esprit avec l'Écriture-Sainte.

LE DUC.

Maintenant, messieurs, une chanson c'est de droit aux petits soupers... Ah! ma Camargo, vous qui êtes si bonne et qui chantez si bien...

TOUS.

Oui, oui, Camargo, chantez, chantez!...

LE DUC.

Commencez.

CAMARGO.

Allons, on ne danse pas tous les jours à la cour.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Colonel, faites sauter ce bouchon, je vous prie.

CAMARGO.

Et que la bacchante vous verse à boire.

AIR *de Doche.*

Sortant de la froide prison,
Son cœur s'émeut, bat et fermente,
Il faut, pour troubler sa raison,
Verser du vin à la bacchante!

A la bacchante.
Alors dans ses yeux
Le plaisir qui rayonne,
Par de doux aveux,
A l'amour pardonne.
Oui, l'art de charmer, de charmer,
Est l'art de séduire,
L'art de nous charmer
Est dans deux mots : boire, aimer.

(Pendant l'ensemble Camargo leur verse à boire, et vient se placer à la gauche du duc.)

LE DUC, *en montrant aux autres Camargo.*

Regardez donc, mes amis, comme elle est belle !... comme ce pampre prête de la grace et de l'éclat à sa jolie figure !... Une reine donnerait sa couronne pour celle-là, ma Camargo.

LE COLONEL, *bas au financier.*

Heureux duc!... il nous gagnera notre pari.

LE DUC, *à Camargo.*

Oh! qu'il sera digne d'être envié, que son sort sera doux, celui qui parviendra à vous plaire...

CAMARGO.

Vous trouvez, cher duc ?

LE DUC, *plus pressant.*

Ce ne sera pas assez de toute son existence pour vous mériter.

CAMARGO.

Ce que vous me dites là, on me l'a dit bien souvent depuis que je suis à Paris, et je ne l'ai jamais cru. Si de semblables sermens pouvaient me séduire, il y eut autrefois quelqu'un dans mon beau pays qui aurait opéré ce prodige, quelqu'un qui fut mon ami d'enfance, presque mon frère, et que je me surprends souvent à regretter... Mais pourquoi Camargo échangerait-elle sa liberté si douce contre un esclavage toujours ennuyeux ?... . N'est-elle pas heureuse la danseuse de l'Opéra ? au milieu de vous, riant, chantant, savourant à longs traits le charme enivrant de la vie d'artiste... Que lui manque-t-il ? elle a des applaudissemens et du bonheur.

LE DUC.

Un peu d'amour n'ajouterait-il pas encore à ce bonheur ?

CAMARGO, *lentement et comme une personne fatiguée.*

Oh ! non... non... pas d'amour. (*en souriant et en s'appuyant nonchalamment la tête sur une de ses mains.*) Vous savez, mon cher duc, que je vous ai défendu de me parler de cela.

L'ABBÉ, *bas aux autres.*

Aussi n'en parle-t-il plus; voyez, messieurs, mais il presse sa main avec une tendresse...

LE COLONEL, *de même.*

Et elle ne songe guère à la retirer.

LE FERMIER-GÉNÉRAL, *de même.*

C'est délicieux.

L'ABBÉ, *se levant et allant derrière la Camargo.*

Oui, certainement. (*haut.*) On demande le second couplet.

CAMARGO *sort de son demi-sommeil, le duc abandonne sa main.*

Ah!... la chanson... Oui... oui... m'y voilà.

LE DUC.

Au diable le maudit abbé!...

CAMARGO.

Même air.

Puis, lorsque le thyrse à la main,
D'ivresse et d'amour haletante,
Elle rêve un beau lendemain,
Les plaisirs bercent la bacchante.
Un songe enivrant
Lui fait voir à l'aurore
L'amour renaissant,
L'amour et le bonheur, encore!
Oui, l'art de charmer
Est l'art de séduire;
L'art de nous charmer
Est dans deux mots: boire, aimer!

(Ce couplet est chanté lentement, comme par une femme qui lutte contre le sommeil. Camargo s'assied sur le sofa.)

L'ABBÉ, *chancelant.*

Messieurs, je crois que nous ne ferionspas mal d'aller prendre un peu l'air au jardin.

LE COLONEL, *de même.*

Ma foi, tu as raison, l'abbé!.. ce vin et cette chanson m'ont ému au point...

L'ABBÉ, *de même.*

Au point que tu ne tiens plus sur tes jambes, n'est-ce pas? Allons au jardin!

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

D'ailleurs, regardez, elle s'endort.

LE DUC.

Respectons son sommeil.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

Oui... mais emmenons le duc.

TOUS.

Au jardin!

AIR :

Amis, discrétion, prudence,
Et trève à nos galans propos;
Éloignons-nous tous en silence,
Et ne troublons pas son repos.
Retirons-nous, et trève à nos propos.

(Pendant ce chœur, Camargo qui a lutté contre le sommeil s'est assoupie; le colonel, le financier, le duc et l'abbé sont sortis.)

SCÈNE VII.

CAMARGO, *puis* DIDIER.

CAMARGO, *endormie.*

La cour... le roi... Ah! sire, vous êtes trop bon.

DIDIER, *ouvrant la porte à gauche, et parlant à la cantonnade.*

Ah! merci, mille fois merci.. sans vous je n'aurais pu parvenir jusqu'à elle... La voilà seule.

(L'orchestre reprend le refrain de la chanson de table.)

CAMARGO, *rêvant.*

L'art de nous charmer,
De charmer,
Est l'art de séduire;
L'art de charmer
Est dans deux mots: boire, aimer.

DIDIER.

Elle dort. (*s'approchant d'elle, et d'un ton pénétrant.*) Marie !

CAMARGO, *jetant un cri.*

Ah!... Didier! vous ici?... comment! pourquoi?... vous n'y étiez pas tout à l'heure!... Il y avait en ces lieux une fête joyeuse, de gais convives, des chants de folie et d'amour!... Qu'est donc devenu tout cela?

DIDIER, *avec expansion.*

Tout cela, Marie, a-t-il laissé tant de traces dans votre mémoire que vous ne puissiez l'oublier?

CAMARGO, *toujours distraite.*

Où est monsieur le duc? si empressé... si galant auprès de moi... et ce jeune abbé? ce colonel? cette cour brillante qui m'entourait m'a-t-elle déjà abandonnée ?

DIDIER.

Écoutez-moi, Marie... un mot, un seul mot... et je vous sauve... ou je pars.

CAMARGO, *souriant à demi.*

Oh! mon Dieu! vous m'effrayez avec ce ton presque tragique... Didier, ne troublez pas, de grace, une soirée si belle, si délicieuse... Laissez-moi sous le charme enivrant de mon triomphe... Ah! mon ami, en passant auprès des appartemens du roi, n'avez-vous pas entendu prononcer le nom de Camargo? Voyez, les couronnes que la noblesse de France m'a jetées sont encore là.

DIDIER.

Oh! vous ignorez tout alors... Vous me parlez des éloges qu'on vous prodigue, de votre nom que j'ai dû entendre prononcer. . Insensée!... autour de ce palais de Versailles, naguère si animé et si brillant, maintenant règne l'abandon et le silence. Le roi, la cour, vos compagnes sont partis... Personne enfin, personne en ces lieux que vous, moi et quelques débauchés qui veillent.

CAMARGO.

Que dites-vous?

DIDIER, *avec force.*

Je dis que vous êtes tombée dans un piége, et que vous n'avez qu'un instant pour vous sauver.

CAMARGO.

Didier!... Didier! expliquez-vous.

DIDIER.

Lisez ce billet.

CAMARGO, *lisant.*

« Ma toute aimable,

« Nous avons ce soir aux appartemens secrets du duc de « Lionne un petit souper délicieux. Le duc, piqué des plaisan- « teries dont on le poursuit sans cesse sur l'indifférence de la « Camargo à son égard, a parié avec nous qu'il se rendrait « maître cette nuit de cette beauté rebelle. Nous serons là, nous « qui avons tenu le pari du cher duc. Le colonel, etc., etc. » (*après une pause et avec explosion.*) C'est infâme!...

DIDIER.

C'est un passe-temps de grand seigneur.

CAMARGO.

Didier, mon ami, que je vous remercie, que je vous aime!... Tant de dévouement, tant d'intérêt!... voyez mon émotion, sentez mes larmes couler sur votre main... Ah! combien l'attachement que vous me montrez me rend plus coupable à mes yeux... !

DIDIER.

Marie, je vous ai aimée de toutes les forces de mon ame... je vous aime encore comme je vous aimais.

CAMARGO, *avec abandon.*

Eh bien!... je vous l'avouerai aussi, moi, au milieu des hommages flatteurs qu'on m'adressait de toutes parts, je trouvais, malgré moi peut-être, quelques instans pour m'occuper de vous... je pensais à cette tendresse si constante qui vous avait entraînée sur mes pas, si loin de votre pays... Bientôt les plaisirs revenaient plus séduisans, les hommages plus nombreux, et je ne songeais plus alors au pauvre Didier d'Auray.

DIDIER.

Et maintenant?

CAMARGO.

Maintenant...

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets de l'amour.*

Ils avaient dit: Peut-être avec de l'or,
Des diamans, des parures brillantes,
Nous soumettrons ce cœur qui lutte encor;
Ils m'ont traînée à leurs fêtes brillantes,
Mais de mes yeux est tombé le bandeau.

Toi, dont l'amour à mon erreur pardonne,
Toi qui grandis auprès de mon berceau,
A toi mon cœur, et dis-leur : Camargo
Ne se vend pas... elle se donne.

(Elle se jette dans les bras de Didier.)

DIDIER.

Tu me suivras donc ?

CAMARGO.

Partout.

DIDIER.

Et tu m'aimeras toujours ?

CAMARGO.

Toujours !...

DIDIER.

Partons alors... Une voiture nous est préparée à la porte du parc.

CAMARGO.

Attends...

(Elle se met à écrire.)

DIDIER.

Que vas-tu faire ?

CAMARGO.

Oh! c'est le duc que cela regarde... Je ne dois pas partir sans lui adresser mes adieux... à lui et à l'Opéra ! Mais il me semble que j'entends du bruit de ce côté.

DIDIER.

Je sais ce que c'est.

(Il va vers la petite porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE BRIANT.

CAMARGO, *étonnée.*

Mademoiselle Briant !

MADEMOISELLE BRIANT.

Silence, petite mignonne, et partez vite, voici le duc.

CAMARGO.

J'ai fini ma lettre.

MADEMOISELLE BRIANT, *prenant le billet.*

Je l'entends, sauvez-vous, sauvez-vous, mes enfans... et bon voyage...

(Elle les pousse dehors, et souffle vivement les bougies; puis elle va s'asseoir sur le sofa.)

Nuit

CAMARGO, *en sortant.*

A toi, mon Didier, à toi pour la vie !

SCÈNE IX.

LE DUC, MADEMOISELLE BRIANT.

LE DUC, *entrant doucement.*

J'ai eu mille peines à me débarrasser d'eux... enfin je suis libre... Qui diable a éteint les bougies?... il fait noir à se rompre la tête contre les murs... Ah!... j'y suis, Camargo se sera éveillée, et la petite friponne... Ce serait une idée délicieuse au moins... voyons, orientons-nous pour trouver ma belle.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah! s'il pouvait se casser le cou!

LE DUC, *se froissant contre un meuble.*

Ahie!... c'est un fauteuil... la table ne doit pas être loin... (*Il touche la table.*) La voici!... Maintenant je sais où est le sofa! Heureux duc! (*Il se glisse sur le sofa et appelant à voix basse.*) Camargo! ma charmante Camargo!... n'ayez pas peur! c'est moi.

(Silence.)

MADEMOISELLE BRIANT, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

LE DUC.

La Briant! je suis joué.

MADEMOISELLE BRIANT.

Mais apportez donc de la lumière que je puisse le voir à mon aise. Ah! ah! ah!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE FERMIER-GÉNÉRAL, L'ABBÉ, LE COLONEL. Tour.

(Ils entrent tous en chancelant, tenant un flambeau à la main.)

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre duc!

LE DUC, *à part.*

Où diable a-t-elle pu passer?

MADEMOISELLE BRIANT.

Ne soyez pas inquiet de la Camargo, monsieur le duc; voici un petit billet qu'elle a laissé pour vous.

LE DUC, *ouvrant le billet.*

Un billet! (*Il lit à part pendant que les éclats de rire continuent.*) « Monsieur le duc, dès ce moment je ne fais plus par-« tie de l'Opéra. Je vous annonce que je ne reparaîtrai ni à « Paris, ni à Versailles. Je ne veux maintenant ni des éloges de « la cour, ni même de ceux du roi; ils coûtent trop cher. » (*avec joie.*) Ah! elle se livre.

MADEMOISELLE BRIANT, *prenant le billet.*

Je l'entends, sauvez-vous, sauvez-vous, mes enfans... et bon voyage...

(Elle les pousse dehors, et souffle vivement les bougies; puis elle va s'asseoir sur le sofa.)

CAMARGO, *en sortant.*

A toi, mon Didier, à toi pour la vie !

SCÈNE IX.

LE DUC, MADEMOISELLE BRIANT.

LE DUC, *entrant doucement.*

J'ai eu mille peines à me débarrasser d'eux... enfin je suis libre... Qui diable a éteint les bougies?... il fait noir à se rompre la tête contre les murs... Ah!... j'y suis, Camargo se sera éveillée, et la petite friponne... Ce serait une idée délicieuse au moins... voyons, orientons-nous pour trouver ma belle.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah! s'il pouvait se casser le cou!

LE DUC, *se froissant contre un meuble.*

Ahie!... c'est un fauteuil... la table ne doit pas être loin... (*Il touche la table.*) La voici!... Maintenant je sais où est le sofa! Heureux duc! (*Il se glisse sur le sofa et appelant à voix basse.*) Camargo! ma charmante Camargo!... n'ayez pas peur! c'est moi.

(Silence.)

MADEMOISELLE BRIANT, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

LE DUC.

La Briant! je suis joué.

MADEMOISELLE BRIANT.

Mais apportez donc de la lumière que je puisse le voir à mon aise. Ah! ah! ah!...

SCENE X.

LES MÊMES, LE FERMIER-GÉNÉRAL, L'ABBÉ, LE COLONEL.

(Ils entrent tous en chancelant, tenant un flambeau à la main.)

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ce pauvre duc!

LE DUC, *à part.*

Où diable a-t-elle pu passer?

MADEMOISELLE BRIANT.

Ne soyez pas inquiet de la Camargo, monsieur le duc; voici un petit billet qu'elle a laissé pour vous.

LE DUC, *ouvrant le billet.*

Un billet! (*Il lit à part pendant que les éclats de rire continuent.*) « Monsieur le duc, dès ce moment je ne fais plus partie de l'Opéra. Je vous annonce que je ne reparaîtrai ni à Paris, ni à Versailles. Je ne veux maintenant ni des éloges de la cour, ni même de ceux du roi; ils coûtent trop cher. » (*avec joie.*) Ah! elle se livre.

MADEMOISELLE BRIANT.

Allons, monseigneur, exécutez-vous de bonne grace.

LE FERMIER-GÉNÉRAL.

J'ai gagné la petite maison.

LE COLONEL.

Je monterai demain le cheval arabe.

L'ABBÉ.

Je vais composer un mandement pour les infidèles de Tunis et de Maroc.

LE DUC.

Pas encore, je l'espère. (*appelant Defienne et lui parlant à voix basse.*) Defienne, faites monter à cheval à l'instant même tous vos gens... Je vous ordonne, au nom du roi, d'arrêter la Camargo partout où vous la trouverez, et de la conduire au Fort-l'Évêque. (*Defienne s'éloigne.*) (*haut.*) Eh bien! messieurs, vous ne riez plus?

MADEMOISELLE BRIANT.

Monseigneur, c'est par générosité.

LE DUC.

Oh ! ne vous gênez pas, je n'ai pas encore perdu...
(Alors les éclats de rire recommencent.)

FINAL.

AIR *du final du deuxième acte* d'Un de plus.

ENSEMBLE.

LE DUC.

Quelle aventure singulière!
Je suis enfin trahi, trahi par les amours.
Aux dépens de votre adversaire,
Allons, messieurs, riez, riez toujours.

TOUS.

Quelle aventure singulière!
Le cher duc est trahi, trahi par les amours.
Aux dépens de notre adversaire,
Ah! nous rirons, oui, nous rirons toujours.

LE DUC.

Partons tous
Sans courroux;
Messieurs, faisons-nous bonne guerre,
Nous verrons qui de nous
Paiera la gageure.

TOUS.

C'est vous.

Reprise générale.

Quelle aventure singulière, etc.

Fort-l'Évêque

ACTE IV.

Le théâtre représente une chambre au Fort-l'Évêque ; Au fond, une porte avec guichet ; à gauche et à droite, des portes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, LE CHEVALIER, CAMARGO, LES CINQ FILLES.

(Au lever du rideau, le baron est assis dans un grand fauteuil, ses enfans l'entourent, Camargo tient une de ses mains dans les siennes.)

LE BARON.

Au Fort-l'Evêque !... dans une prison de comédiens, la fille aînée de la maison de Camargo !... Ah ! mon parent Legouic avait bien raison, quand il disait que j'étais un vieux fou... Chevalier, c'est vous que j'aurais dû croire.

LE CHEVALIER.

Ne parlons plus du passé.

CAMARGO.

Mon bon père, vous m'avez pardonné, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Oui, mon enfant, et à Didier aussi, car il t'a courageusement défendue, quoiqu'il n'ait pas pû empêcher ces gens-là de t'arrêter et de te conduire ici.

LE CHEVALIER.

Ajoutez, mon père, qu'il a juré sur l'honneur de réparer sa faute en devenant votre fils.

CAMARGO, *au baron.*

Ne vous ai-je pas entendu dire, en entrant, que vous arriviez de Marly ?... Est-ce que vous avez vu le roi ?

LE CHEVALIER.

Ma chère Marie, il n'est plus temps de te le cacher... Les espérances que nous avions concues de ce voyage sont évanouies... on a refusé de nous recevoir.

CAMARGO.

Didier sera peut-être plus heureux, lui...

LE CHEVALIER.

Il paraissait compter beaucoup sur le succès de ses démarches... nous attendrons ici son retour.

CAMARGO.

Oh! oui, restez... l'heure qu'on accorde aux parens des captives retenues ici est loin d'être écoulée encore... elle m'appartient tout entière... Il y a si long-temps que nous n'avons été réunis !

PLACIDE.

C'est vrai, Marie, nous voici-là comme nous étions chaque soir en Bretagne, lorsque commençait la veillée... te rappelles-tu ?

CAMARGO.

Tu regrettes ce temps-là, petite sœur ?

PLACIDE.

Oh ! moi, j'aime mieux la Bretagne que ce pays-ci.

CAMARGO.

Nous la reverrons... oui, nous la reverrons un jour.

LE BARON.

Et tu quitteras Paris sans peine...

CAMARGO.

Oh ! oui, mon père.

LE CHEVALIER.

Sans donner une larme au souvenir de ces triomphes qui enivraient ton orgueil ?

CAMARGO.

Je te le jure, frère... Qu'ils me rendent ma liberté, ma vie obscure, dans le beau pays qui fut mon berceau, et rien ne manquera à mon bonheur, car je serai sans cesse auprès de vous, auprès de lui.

Air *de Yelva.*

Oui, j'ai besoin de l'air pur de nos plaines,
Il me faudrait tout ce qu'aima mon cœur :
Ces jeux d'enfans, mêlés de douces peines,

Mon beau soleil et mon printemps en fleur.
Là, je pourrais, recommençant ma vie,
Chasser bien loin un souvenir fatal.
Puis, quand le ciel me dirait : Viens, Marie;
Entre vos bras mourir au sol natal.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est donc devenu notre parent Legouic?

LE BARON.

C'est vrai, je suis inquiet de mon parent.

LE CHEVALIER.

En quittant Versailles, il nous avait accompagnés à Marly, mais comme il a toujours faim ou soif, il s'arrêtait à chaque auberge, et il nous aura perdus.

PLACIDE.

C'est que voilà déjà long-temps de ça... notre pauvre parent a peut-être passé la nuit dehors.

LE CHEVALIER.

Je le crains d'autant plus qu'il ne connaît pas mon adresse, et qu'il n'y a personne chez sa cousine.

GOGO.

Et peut-être qu'il n'a pas mangé non plus.

(Ici Legouic passe la tête par le guichet du fond.)

LEGOUIC, *allongeant la tête.*

Ma chère cousine, voulez-vous m'ouvrir, s'il vous plaît?

(Un surveillant ouvre la porte.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LEGOUIC.

LES CINQ FILLES.

Bonjour, mon cousin, bonjour, mon cousin.

LEGOUIC.

Bonjour, bonjour.

CAMARGO.

Mon pauvre Legouic, nous ne savions pas ce que tu étais devenu.

LEGOUIC

Je vas vous dire... mais laissez-moi d'abord vous embrasser.

Je suis si ému... (*regardant autour de lui.*) On ne doit pas être trop bien ici.

CAMARGO.

Ne suis-je pas avec mon père, avec mon frère?

LEGOUIC, *au chevalier.*

Mon parent le chevalier... savez-vous que ce n'est pas beau de perdre comme ça son cousin sans lui donner son numéro.

LE CHEVALIER.

Mon pauvre Legouic, ce n'est pas notre faute.

LEGOUIC.

J'aime à le croire... Ah! çà, il paraît que vous voilà tous rapatriés... eh bien! tant mieux... on est si bien en famille... Est-ce que vous n'avez qu'une chambre, ma cousine?

CAMARGO.

Non, non... j'en ai deux... Ce bon Legouic, comme il prend intérêt à tout ce qui me touche... Il me croyait seule dans ma prison, et il est venu.

LEGOUIC.

Oh! je n'ai pas hésité un moment... chez vous la porte est fermée, il n'y a personne... Je ne pouvais pas courir les rues comme un chien fou. Enfin, ma cousine, j'ai donc le bonheur de vous serrer dans mes bras... A-t-on une bonne nourriture ici?

GOGO.

Tiens, mon cousin Legouic qui pense déjà à manger!

LEGOUIC.

J'ai une faim!...

CAMARGO.

On me servira bientôt, mon cousin, dans cette chambre-là. (*Elle indique la gauche.*) Mais je crains qu'on ne vous permette pas de rester.

LEGOUIC.

Je ne suis pourtant pas venu dans l'intention de m'en aller tout de suite. (*à part.*) C'est égal, je crois que je serais plus commodément chez mon cousin le chevalier qu'ici. (*au chevalier.*) Mon cousin, cette fois-ci, quand vous vous en irez, prévenez-moi bien! nous nous en irons ensemble... et tâchez de ne pas me perdre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN PORTE-CLEFS, *puis* LE DUC.

UN PORTE-CLEFS.

Monseigneur le duc de Lionne !

TOUS.

Lui !...

LEGOUIC, *à part*.

Je voudrais bien aller dans la chambre à côté... je sens une odeur... un fumet !...

LE DUC, *entrant*.

Ma présence vous surprend, mademoiselle, mais j'ai à vous parler... à vous seule.

LE CHEVALIER, *au duc*.

Monseigneur le duc, si vous avez quelque chose à dire à mademoiselle Marie, vous pouvez vous expliquer devant nous.

LE DUC.

C'est justement ce que je ne veux pas.

LE CHEVALIER.

Alors, votre visite était inutile... retirez-vous.

CAMARGO.

Non, non, mon frère... que monsieur le duc reste... passez dans l'appartement à côté; je l'écouterai... Voulez-vous que je fasse à monsieur le duc l'honneur de le craindre ?

LE DUC, *à part*.

Nous verrons si cet orgueil durera...

LE BARON, LE CHEVALIER, LEGOUIC.

ENSEMBLE.

AIR : *Gymnasiens*, *etc.*

Je le prévois, ce jour sera funeste ;
Vous le voulez, / Tu l'as voulu, nous nous retirons tous,
Mais pour te / Mais pour vous voir, un seul instant nous reste ;
Bientôt, cousine, ici, rappelez / rappelle nous.

CAMARGO.

Ah! méprisez un présage funeste;
Je vous en prie, amis, retirez-vous;
Mais, pour vous voir, un seul instant me reste:
Bientôt revenez tous.

LE CHEVALIER, *à part.*

S'il veut flétrir l'honneur de la famille,
J'en fais serment, je saurai le venger.

LE BARON.

Ah! sans espoir sur le sort de ma fille,
Je vais gémir.

LEGOUIC.

Et moi, je vais manger.

(Reprise de l'ensemble. Ils rentrent à gauche.)

SCÈNE IV.

CAMARGO, LE DUC.

CAMARGO.

Monsieur le duc, un mot avant de commencer notre entretien, je vous prie... sera-t-il long?

LE DUC, *souriant.*

J'ai toujours eu l'habitude, vous le savez, de prolonger mes visites le plus possible avec vous.

CAMARGO.

Oui... mais j'ai toujours eu l'habitude aussi, vous le savez, de les rendre le plus courtes que je pouvais.

LE DUC.

Celle-ci est assez importante pour que vous la receviez avec moins de défaveur que les autres.

CAMARGO.

Parlez alors... je vous écoute.

LE DUC, *après une pause.*

Votre aventure a beaucoup occupé le monde... c'est la nouvelle de la ville et de la cour. Le petit souper surtout a eu un succès de fureur... On dit que vous y avez été ravissante.

CAMARGO.

Et que dit-on de vous qui l'avez donné, monsieur le duc?...

LE DUC.

Ce qu'on dit de moi?... oh!... je suis franc... On dit que je ne suis qu'un sot... C'est précisément parce qu'on dit cela que je suis venu vous trouver.

CAMARGO.

Qu'y puis-je faire, moi?

LE DUC, *après une pause.*

Vous êtes au Fort-l'Évêque?

CAMARGO.

Grace à vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Et vous en sortirez si vous voulez!...

CAMARGO.

Grace à vous encore sans doute...

LE DUC, *après une pause.*

Je suis parti de Marly avec deux papiers fort différens : l'un contient l'ordre de votre mise en liberté, et la rupture de votre engagement avec l'Opéra ; celui-là est signé du roi... Sa Majesté m'a laissé la faculté de vous le remettre ou de l'anéantir. L'autre vous ne le connaîtrez que si vous refusez la réconciliation que je vous offre...

CAMARGO.

Oh!... il faut que je me réconcilie avec vous?

LE DUC.

Je ne vous cacherai pas que ma réputation est très compromise... Nos jeunes seigneurs rient aux éclats en m'apercevant, je n'ose plus me montrer à l'Opéra, et à son lever Sa Majesté elle-même m'a chanté une chanson assez drôle... composée sur moi et mon petit souper.

CAMARGO.

Est-ce tout, monsieur le duc?

LE DUC.

Voici l'ordre dont je vous ai parlé; un mot, un seul mot de vous, et je vous le livre.

CAMARGO.

Monsieur le duc, je ne cherchais pas l'occasion de vous revoir; mais puisque vous l'avez fait naître vous-même, je vous en remercie... je pourrai enfin m'expliquer avec vous.

LE DUC.

Prenez garde, Marie, songez que je puis me venger de vos dédains.

CAMARGO.

Vous vous vengerez... (*s'approchant de lui.*) Monsieur le duc, vous rappelez-vous le jour où vous êtes venu dans la maison de mon père, plein de pitié pour l'infortune du vieillard, plein de sollicitude pour l'avenir de ses enfans?... Nous avons cru vos paroles sincères, vos offres pures et désintéressées; je suis partie... C'était un piége que vous aviez tendu à mon inexpérience, à celle de ma famille... Séductions, conseils perfides, enivrantes illusions des arts; aucun moyen n'a été négligé par vous pour m'entraîner au fond de l'abîme... Eh bien! je ne vous méprisais point encore; fascinée par un charme magique, trouvant même dans vos mœurs de courtisan une excuse à votre audace... je vous pardonnais en riant de vous... mais aujourd'hui :

AIR : *Vaudeville de Préville et Taconnet.*

Oser outrager ma douleur,
Moi qui suis votre prisonnière!
Osez m'offrir le déshonneur,
Lorsqu'à deux pas de vous pleure et gémit mon père!
Libre, envers moi je concevais vos torts :
Quand vous cherchiez à séduire mon ame,
Vous n'étiez que coupable alors;
Maintenant vous êtes infâme!

(Elle court à l'appartement où est tout le monde.)

Mon père, Marcel, venez! (*Ils paraissent.*) Monsieur le duc n'a plus rien à me dire.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON, MARCEL, LEGOUIC, LES CINQ FILLES DU BARON.

LE DUC, *se contraignant.*

Mademoiselle Camargo, vous refusez obstinément de rentrer à l'Opéra?

CAMARGO.

Oui, monsieur le duc, je refuse.

LE DUC.

C'est une offense nouvelle pour Sa Majesté, qui m'avait or-

donné de vous dire qu'elle serait charmée de voir ma mission auprès de vous réussir. En ce cas, voici l'ordre dont je suis porteur; veuillez en prendre connaissance.

LE BARON.

Quel peut être cet ordre? il me fait trembler.

CAMARGO.

Du courage, mon père!

LE CHEVALIER, *lisant.*

« De par le roi, sur ce qu'il nous a été rapporté, 1° que la « demoiselle Marie Camargo, danseuse de l'Opéra, a rompu « le traité qui la liait avec notre intendant des menus-plaisirs; « 2° qu'elle se refuse formellement à reprendre ses fonctions « à l'Opéra; 3° que dans sa fuite avec un gentilhomme elle a été « la cause de la résistance opposée par ce gentilhomme à la force « publique, et des blessures graves faites à l'un des gens de « cette force publique; la demoiselle Camargo sera conduite « immédiatement au Hâvre, pour de là être envoyée dans une « de nos colonies. » *Signé...*

CAMARGO.

Aux colonies! comme une fille perdue!

LEGOUIC.

Me forcer de m'expatrier!

LE CHEVALIER.

Monsieur, votre conduite est indigne d'un gentilhomme.

LE DUC.

Plus tard je répondrai aux injures et aux menaces; en ce moment j'exécute la mission dont je suis chargé. Mademoiselle Camargo, faites vos adieux à votre famille; j'ai d'autres ordres à donner dans cette maison, et avant de la quitter je viendrai moi-même vous dire quel sera l'instant de votre départ.

(Il rentre dans l'intérieur à droite.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* LE DUC ; *un peu après*, DIDIER.

CAMARGO.

Je vous l'avais bien dit que ce courtisan serait inexorable.

LE CHEVALIER.

Et Didier, sur qui seul nous comptions... pas un mot de lui, pas une nouvelle.

CAMARGO.

Ils l'auront peut-être arrêté pour m'enlever un dernier espoir. Mon Dieu ! mon Dieu ! faudra-t-il donc partir sans l'avoir revu.

(En ce moment la porte du fond s'est ouverte et Didier a paru. Elle jette un cri et court à lui. Ah !... Didier la presse dans ses bras.)

DIDIER.

Marie! ma pauvre Marie !

CAMARGO.

Qu'avez-vous donc ?

LE BARON.

Vos démarches comme les nôtres auraient-elles été infructueuses ?

DIDIER.

J'avais mis en vain à l'épreuve la bienveillance de mes protecteurs ; partout le crédit du duc de Lionne l'avait emporté sur leur crédit. Il me restait une dernière ressource, et je m'empressai de la tenter. Je me présentai chez mademoiselle Briant.

LEGOUIC.

Ah ! oui, la rieuse !

CAMARGO.

Mais que pouvait-elle pour moi ?

DIDIER.

Un mot d'elle au duc de Lionne ferait peut-être plus que la protection du roi lui-même ; à peine vous ai-je nommée qu'elle me remercie d'avoir pensé à elle, et me promet de forcer le

duc à vous rendre la liberté. Il a tout prévu : sa porte est fermée à mademoiselle Briant, qui ne peut parvenir jusqu'à lui; elle ne se décourage pas; apprenant qu'il est ici, elle accourt pour l'y trouver; l'ordre formel avait été donné de lui refuser une permission. Elle me quitte alors en pleurant, et moi, moi, indigne de vous, Marie, je viens porter le désespoir dans le cœur de celle que j'ai perdue par mon fatal amour.

CAMARGO.

Mais, mon ami, mademoiselle Briant ne peut-elle aujourd'hui, demain, réussir à voir le duc?

DIDIER.

Demain! mais tu ne sais donc pas, infortunée, que dans une heure, dans quelques minutes peut-être, ils vont te faire partir? La voiture qui doit te conduire au Hâvre, je l'ai vue dans la cour de cette prison, déjà entourée de cavaliers; déjà on y a placé quelques-unes de ces femmes déshonorées qu'ils ne craignent pas de te donner comme compagnes de ton exil.

CAMARGO.

Quelle honte, grand Dieu! quelle honte!

(Bruit en dehors.)

DIDIER.

Du bruit... sans doute on vient te chercher... Eh bien! qu'ils viennent, ils me tueront avant de pouvoir t'arracher de mes bras.

(Il la presse contre lui, et porte la main sur son épée; le chevalier semble consoler son père, de manière que la porte du fond est découverte. On voit mademoiselle Briant en dehors.)

MADEMOISELLE BRIANT, *en dehors.*

Bien des remerciemens, messieurs de la maréchaussée.

TOUS, *avec joie.*

Ah! mon Dieu!

CAMARGO.

C'est la voix de mademoiselle Briant.

LEGOUIC.

C'est la voix de la Briant!

(La porte s'ouvre : Briant paraît et s'arrête un moment au fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE BRIANT.

[illegible]

CAMARGO.

Vous êtes charmante.

LE BARON, *à Legouic.*

Cette jeune personne est fort obligeante, mais un peu familière.

LEGOUIC.

Taisez-vous donc, elle va vous tutoyer.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah! çà, j'espère que monsieur le duc est encore ici?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle, et nous n'avons d'espoir qu'en vous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Mademoiselle Camargo, préparez-vous à partir; la voiture vous attend. (*apercevant mademoiselle Briant.*) Vous ici, mademoiselle!

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui, monseigneur; en dépit de toutes vos précautions, je suis prisonnière du roi.

LE DUC.

J'espère au moins que vous me ferez grace de votre présence.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ingrat! moi qui ne suis venue que pour vous.

LE DUC.

~~Pour moi!~~

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui, ~~pour vous empêcher~~ de commettre une mauvaise action; car enfin je vous ai aimé... un peu...

LE DUC.

Expliquez-vous, mademoiselle; mais souvenez-vous aussi que l'impertinence ne réussit pas toujours.

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! détrompez-vous, je suis au contraire très humble, très

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE BRIANT.

MADEMOISELLE BRIANT, *au fond.*

Enfin, m'y voilà donc, au Fort-l'Evêque, et malgré lui.

CAMARGO.

Vous voilà... il me semble que je suis sauvée.

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! c'est que je n'abandonne pas comme ça mes amis; tiens, c'est la chambre de Clairon.

LE CHEVALIER.

Qu'elle est bonne!

MADEMOISELLE BRIANT.

Et je tenais à venir, à venir vite, car je connais le duc... c'était pressé.

DIDIER.

Mais comment donc avez-vous pu pénétrer ici?

MADEMOISELLE BRIANT.

Voici le fait: depuis une demi-heure je pleurais, je sanglotais, ce qui me gênait beaucoup, moi qui ne pleure jamais à la ville; alors je me lève, je me mets en colère, je bats mon nègre, je brise mes cristaux, je déchire deux mantelets de dentelle; ça me soulage, et tout à coup il me vient une idée. On me refuse une permission pour entrer au Fort-l'Evêque, me dis-je, eh bien! ce ne sera plus par faveur, c'est par droit que je veux y pénétrer.

CAMARGO.

Qu'avez-vous donc fait?

MADEMOISELLE BRIANT.

Tu vas voir: je devais jouer ce soir dans une tragédie nouvelle, j'écris au théâtre que je suis indisposée, le médecin accourt, et je lui dis, je signe même en lui riant au nez, que je me porte comme un charme, mais que je ne veux pas jouer; alors vous devinez, rébellion, manque de respect au public; on m'envoie la maréchaussée, un carrosse de place, une condamnation en règle, et me voici pour trois jours au Fort-l'Evêque. (*à Camargo.*) Tu comprends, mon petit cœur?

CAMARGO.

Vous êtes charmante.

LE BARON, *à Legouic.*

Cette jeune personne est fort obligeante, mais un peu familière.

LEGOUIC.

Taisez-vous donc, elle va vous tutoyer.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah! çà, j'espère que monsieur le duc est encore ici?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle, et nous n'avons d'espoir qu'en vous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Mademoiselle Camargo, préparez-vous à partir, la voiture vous attend. (*apercevant mademoiselle Briant.*) Vous ici, mademoiselle!

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui, monseigneur; en dépit de toutes vos précautions, je suis prisonnière du roi.

LE DUC.

J'espère au moins que vous me ferez grace de votre présence.

MADEMOISELLE BRIANT.

Ingrat! moi qui ne suis venue que pour vous.

LE DUC.

Pour moi!

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui, pour vous empêcher de commettre une mauvaise action; car enfin je vous ai aimé... un peu...

LE DUC.

Expliquez-vous, mademoiselle; mais souvenez-vous aussi que l'impertinence ne réussit pas toujours.

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! détrompez-vous, je suis au contraire très humble, très

suppliante : je demande une grace, celle de ma petite Camargo.

LE DUC.

Ma résolution est inébranlable : l'Opéra ou les colonies.

MADEMOISELLE BRIANT.

Vous ne voulez donc rien faire pour moi ?

LE DUC.

Il faut que vous ayez bien de l'audace.

MADEMOISELLE BRIANT.

Décidément, vous ne le voulez pas ?

LE DUC, *avec colère.*

Non, je ne le veux pas.

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien ! moi, je le veux.

(Mouvement général d'étonnement.)

LE DUC.

Prenez garde, mademoiselle Briant.

MADEMOISELLE BRIANT.

Prenez garde vous-même, monsieur le duc... Sans indulgence pour les fautes de la jeunesse, on oublie souvent qu'on en a commis qui pourraient nous coûter cher.

LE DUC.

Que voulez-vous dire ?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh ! rien, seulement une aventure arrivée il y a cinq ou six ans et qu'il ne serait pas inutile de vous rappeler.

LE DUC, *s'éloignant.*

Je ne veux rien entendre.

MADEMOISELLE BRIANT.

Une aventure qui pourrait couvrir de ridicules, ruiner peut-être un des seigneurs les plus orgueilleux de la cour.

LE DUC, *revenant vivement.*

Hein ?...

MADEMOISELLE BRIANT.

Ah ! vous m'écoutez à présent ; je disais donc qu'il y a de cela cinq ou six ans, une jeune actrice venait de débuter à la

Comédie-Française, et comme elle était jolie, l'épée, la finance et même le sévère parlement furent bientôt à ses pieds... Enfin, un jour, elle reçut une lettre si originale qu'elle l'a conservée, et l'a même apprise par cœur... Cette lettre était d'un jeune seigneur de la cour... Le duc... car c'était un duc, lui écrivait ces mots qui ne sont jamais sortis de sa mémoire... « Mademoiselle, j'ai un grand nom, mais je ne suis pas riche « encore... si vous daignez accepter le petit souper que je « vous offre... » ce duc a un grand faible pour les petits soupers...

LE DUC, *à part.*

Ah! quel souvenir!

MADEMOISELLE BRIANT.

« Je vous promets de vous remettre un blanc-seing que vous « pourrez remplir à votre volonté, quand la mort de mon frère « aîné m'aura assuré l'immense fortune à laquelle j'ai le droit de « prétendre... »

LE DUC, *à part.*

Je suis sur les épines!

MADEMOISELLE BRIANT.

La jeune actrice eut la faiblesse d'accepter le petit souper; voyez donc comme monsieur le duc est attentif maintenant.

CAMARGO.

Poursuivez, poursuivez, je vous en prie.

MADEMOISELLE BRIANT.

Elle accepta... mais elle eut le bonheur de conserver sa raison; le duc perdit la sienne, et commit l'imprudence de donner cette fatale signature en blanc qui est aujourd'hui très importante, vu que monsieur le duc est trois fois millionnaire.

LE DUC.

Quoi! elle a conservé ce papier?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! très précieusement... mais ne m'interrompez donc pas, je n'ai pas fini...

AIR *de l'Angelus.*

Je vais désigner maintenant,
Pour qu'à vos yeux tout s'éclaircisse,
Les deux héros de ce roman :
C'est moi qui suis la jeune actrice ; (*bis.*)

Quant au jeune homme, on peut, je crois,
Le nommer d'après l'écriture.
(Elle tire un papier de son sein et le montre au duc.)
Monsieur le duc, ainsi que moi,
Reconnaît-il la signature ?

LE DUC, *à part.*

Je n'en puis plus douter (*haut.*) Et quel usage mademoiselle prétend-elle faire de cet écrit ?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oh! je ne suis pas cruelle... Les conseils de mademoiselle Camargo, son exemple, m'ont éclairée... je veux faire une fin... je veux me marier...

LE DUC.

Vous marier ?

MADEMOISELLE BRIANT.

Oui... et comme je tiens à avoir un mari distingué, je ne vois rien de mieux que de remplir votre blanc-seing par une bonne promesse de mariage.

LE DUC.

Vous voulez que je vous épouse... moi !...

MADEMOISELLE BRIANT.

Avec un douaire de six cent mille livres.

LE DUC.

Nous plaiderons, mademoiselle.

MADEMOISELLE BRIANT.

Eh bien! nous plaiderons... j'aime le scandale, moi... à moins pourtant que vous ne veuilliez entrer en arrangement... Vous avez là, sur vous, un ordre qui délie Camargo de tout engagement; eh bien ! changeons.

LE DUC.

Jamais !

MADEMOISELLE BRIANT.

Alors, épousez-moi.

LE DUC.

J'aimerais mieux épouser le diable. (*à part.*) Allons, elle m'échappe. (*haut.*) Mademoiselle Camargo, vous n'appartenez plus à la maison du roi.

(Il lui remet un papier.)

MADEMOISELLE BRIANT, *avec dignité.*

Monsieur le duc de Lionne, vous êtes libre.

(Elle lui remet un papier.)

LEGOUIC, *qui a été au fond.*

Monsieur le duc, il y a trois personnes en bas qui vous demandent... un colonel, un abbé et un maltotier... ils prétendent que vous avez gagné votre pari, et qu'ils veulent vous payer.

LE DUC, *à part.*

Je suis pris de tous côtés.

(Il se dispose à sortir.)

MADEMOISELLE BRIANT.

Sans rancune, monsieur le duc.

(Elle lui fait la révérence.)

LEGOUIC, *le suivant.*

Quand vous aurez besoin de danseuses, il faudra venir les chercher chez nous.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* LE DUC.

LEGOUIC.

La Briant, vous aurez mon estime.

CAMARGO.

Ah! mademoiselle... mon amie... comment jamais reconnaître ce que vous avez fait pour moi... pour nous?

MADEMOISELLE BRIANT.

Ecoutez, mes enfans, je ne vous demande qu'une chose... vous allez tous retourner en Bretagne, et vous ferez prudemment... un courtisan humilié est un mauvais voisinage... Eh bien! ma petite Marie, le jour de ton mariage avec monsieur Didier, quand tu seras là, agenouillée, priant pour ton père, pour ton époux...

LEGOUIC.

Et pour moi.

MADEMOISELLE BRIANT.

Tâche qu'il se trouve un mot de souvenir dans la prière de la mariée, ça me portera bonheur... Surtout que madame la

vicomtesse d'Auray conserve toujours à la Briant une petite place dans le cœur de la Camargo.

CHŒUR FINAL.

ENSEMBLE.

Air *des Bayadères.*

Mettons-nous en voyage;
Nous trouverons, amis,
Un bonheur sans nuage
Dans notre beau pays.

FIN.

